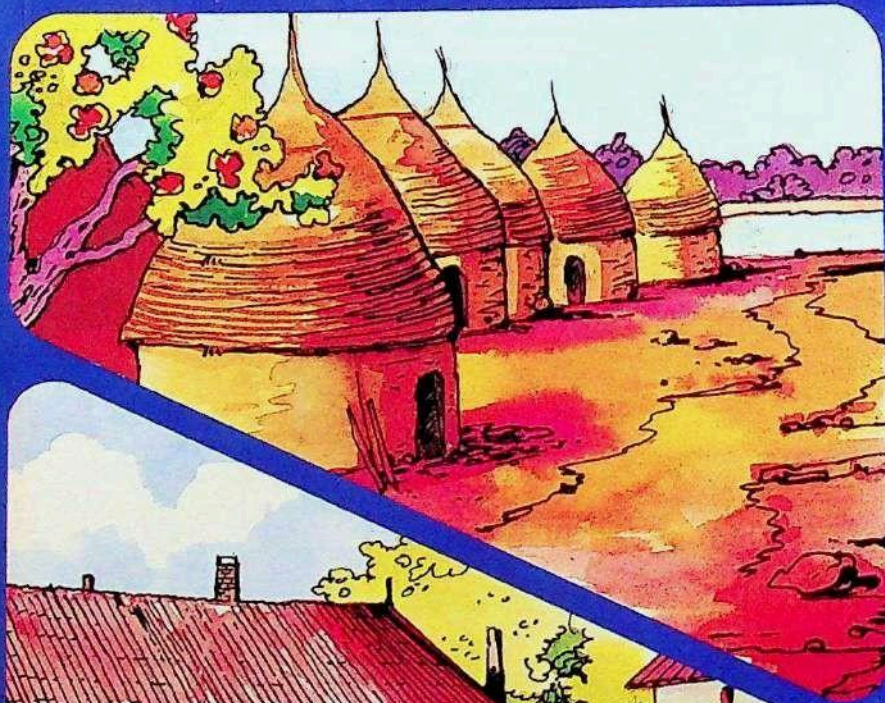


ALBERT KLOPFENSTEIN
LA FIDÉLITÉ
DE DIEU

autobiographie



LA FIDELITE DE DIEU
ou
80 ANS DE VIE SIMPLE
AVEC DIEU

La reproduction d'extraits de ce livre peut être faite librement par la voie de la presse ou du tract distribué gratuitement, à la condition qu'il soit indiqué sur chaque document (journal, revue, tract): Extrait du livre «LA FIDELITE DE DIEU», par Albert Klopfenstein, Editions «Le Phare», 5531 Flavion-Florennes/Belgique.

En outre 3 exemplaires de chaque publication contenant un ou plusieurs récits devront être envoyés gratuitement aux Editions «Le Phare» dans les deux mois qui suivent l'impression.

ONT DEJA ETE PUBLIES CHEZ LE MEME EDITEUR:**dans la collection «Le Phare»**

- N° 1. LA GRANDE SOIF, par Benjamin Vallotton. (*)
N° 2. LA BRECHE DANS LE MUR, par Robert Farelly.
N° 3. CHEMIN SOLITAIRE, par Robert Farelly.
N° 4. PROMISE DU ROY, par Robert Farelly.
N° 5. LES AUTRES S'EN FICHENT,
par Madame Hélène Haluschka-Grillet.
N° 6. CONTES ANABAPTISTES, par Jean-Baptiste Muller.
N° 7. LE BOUT DU CHEMIN, par Robert Farelly.
N° 8. APRES LA NUIT, par Andrée Dufour.
N° 9. QUESTION 7, par Robert A. Lee et Hans G. Noack.
N° 10. ON NE M'A PAS JETE LA PIERRE, par Andrée Dufour. (*)
N° 11. GOSSES A LA DERIVE, par David Wilkerson et Phyllis Murph
(En vente uniquement chez l'éditeur).
N° 12. PASSEPORT POUR L'ESPOIR, par Andrée Dufour.
N° 13. OH! CETTE GABY..., par Berta Schmidt-Eller.
N° 14. GEORGE WILLIAMS, par H. Williams et E. Patte.
N° 15. ILS N'ONT PAS RESISTE, par Anni Dyck.
N° 16. MOODY, PECHEUR D'HOMMES, par James E. Siordet.
N° 17. LES PLUS BELLES PAGES DE FINNEY, choisies par Bern
Perrot.
N° 18. LA FEMME DE TA JEUNESSE, par Andrée Dufour.
N° 19. LA FIDELITE DE DIEU, par Albert Klopfenstein.

dans la collection «Le Phare-Junior»

- N° 1. L'EPAVE, par Robert Farelly (n'existe qu'en cartonné). (*)
N° 2. LE PILOTE DU CIEL, par Ralph Connor (4^e éd. revue).
N° 3. L'ETRANGE ODYSSEE DE DEUX ORPHELINS,
par Samuel Hardy (n'existe qu'en cartonné). (*)
N° 4. LE PRISONNIER DU FORT, par Lucie Rauzier-Fontayne.
N° 5. LES CAVALIERS DE LA NUIT, par Jacqueline Dumesnil.
N° 6. LE COFFRET DE CEDRE, par Robert Farelly.
N° 7. LA CAPTIVE DE NOEL, par Dominique Floutier.
N° 8. LA FILLE DU ROI DE LA MER, par Jacqueline Dumesnil.
N° 9. LES TUEURS DE LA FORET VIERGE,
par Jeanne Decorvet-Blocher.
N° 10. LES BATISSEURS DE L'IMPOSSIBLE,
par Lucie Rauzier-Fontayne.
N° 11. MA EN AFRIQUE, par W.P. Livingstone.
N° 12. PREDICATEUR DE LA NUIT, par Louise A. Vernon.
N° 13. DANS LA RUE, par Marguerite Jacobsus.
N° 14. DOUCHKA, par Marguerite Ilieff.
N° 15. C'ETAIT LE BON TRAIN, par Andrée Dufour.
N° 16. AU SECOURS DES INDIENS AUCAS,
par Jeanne Decorvet-Blocher.
N° 17. LE LIVRE TRAQUE, par Louise A. Vernon.
N° 18. COMMUNAUTE CLANDESTINE, par Louise A. Vernon.
N° 19. AUX LIONS LES CHRETIENS, par Eugène Porret.

ALBERT KLOPFENSTEIN

LA FIDÉLITÉ DE DIEU

OU
80 ANS DE VIE SIMPLE
AVEC DIEU

autobiographie



EDITIONS «LE PHARE»
(association sans but lucratif)
5531 - FLAVION-FLORENNES - BELGIQUE
1986



PHOTO DES FIANÇAILLES
Véronique Weisse, de Boulay (Moselle) et Albert Klopstein, en 1936.

AVANT-PROPOS

Cher Albert,

J'ai lu avec intérêt ce témoignage de ta vie, que tu voudrais élever comme un monument de reconnaissance à Dieu que tu as servi et qui te l'a si bien rendu, autant et plus encore en bénédictions d'ordre spirituel que matériel, bien que Dieu ne néglige pas le côté pratique de la vie de ceux qui lui appartiennent, la Bible en témoigne: «Je n'ai jamais vu le juste abandonné...» (Psaume 37/25).

Donner mon opinion sur ces lignes écrites par toi est un peu difficile, car je ne suis ton aîné que de deux ans, presque jour pour jour, ayant la même origine et livrant le même combat à la fois dans la vie qu'il fallait vivre et dans le témoignage que nous désirions apporter à la gloire de notre Dieu; nos vies se sont déroulées parallèlement, parfois confondues.

C'est avec une certaine émotion que j'ai lu le récit de tes combats de jeunesse, cette partie de ta vie qui m'était à peu près inconnue. En ces temps-là on voyageait peu et les distances comptaient, et pourtant comme nos expériences se ressemblent!!! Certes, je n'ai pas eu, comme toi, le privilège de fréquenter une école biblique. L'empreinte que tu y as reçue t'a marqué pour la vie, et quand tu parles de ta timidité, laisse-moi sourire, elle doit être ensevelie profondément en quelque recoin secret des jardins de l'école d'Alexander. Combien de fois ai-je admiré ta hardiesse dans le témoignage, chose que je suis loin de posséder.

Chaque fois que ma méditation s'est arrêtée sur le livre du prophète Amos, à travers les lignes et les pages, il me semblait voir surgir ta silhouette à la fois massive et puissante, tes affirmations sans appel et le peu de cas que tu as toujours fait de ces civilités quelque peu hypocrites, qui sont le vernis derrière lequel le monde, même chrétien, dissimule trop souvent sa pensée. Je crois que c'est de cela qu'est née notre solide amitié, bien que tu m'aies reproché si souvent ma politesse française. Mais avoue que nous nous complétons bien et que nous et d'autres ont sans doute gardé un bon souvenir des trop rares tournées évangéliques que nous avons pu effectuer ensemble. Nous n'étions pas des chrétiens parfaits — qui l'est? — mais nous n'étions pas des chrétiens tristes.

De tous ces événements qui ont émaillé ta vie, j'ai été plus ou moins le témoin puisqu'ils ont marqué la génération des hommes du début du siècle dont nous sommes tous deux. En ce qui te concerne, les ai-je vus comme toi, et en ai-je tiré les mêmes conclusions? Sans doute pas toujours, et c'est normal. Je les ai vus de l'extérieur, alors que tu les vivais intérieurement; ce qui importe le plus, c'est la façon dont Dieu voit les choses, et bien souvent les voit-il d'une façon différente de la nôtre. Sans doute partagerons-nous l'étonnement de ceux dont l'Évangile nous rapporte l'histoire: «Mais quand t'avons-nous vu Seigneur?»

Mais il est une chose certaine. J'ai la conviction que sur ta vie a reposé la bénédiction du Seigneur, opinion que j'ai eu souvent l'occasion de défendre contre ceux qui n'en étaient pas toujours convaincus. Qu'importe si nous ne plaisons pas toujours aux hommes, pourvu que nous plaisons à Dieu.

Il est pourtant un point de ton récit que je ne me sens pas la liberté de cautionner, c'est ce pouvoir occulte que tu sembles accorder à certains hommes. Je sais que tu m'as souvent reproché de ne pas croire à la puissance diabolique des sorciers de tous poils qui ont hanté la vie de nos ancêtres et qui malheureusement empoisonnent celle de nos contemporains trop crédules, car ce pouvoir, de qui le tiennent-ils, si ce n'est de la peur qu'ils nous inspirent. Assez curieusement, Satan comme Dieu a besoin de la foi des hommes pour établir son règne sur eux. Je n'ai jamais compris et ne comprendrai jamais, quoi que tu en dises, qu'un enfant de Dieu puisse tomber dans ce piège. Songez-vous que ce pouvoir que vous accordez à Satan, vous l'enlevez à Dieu?

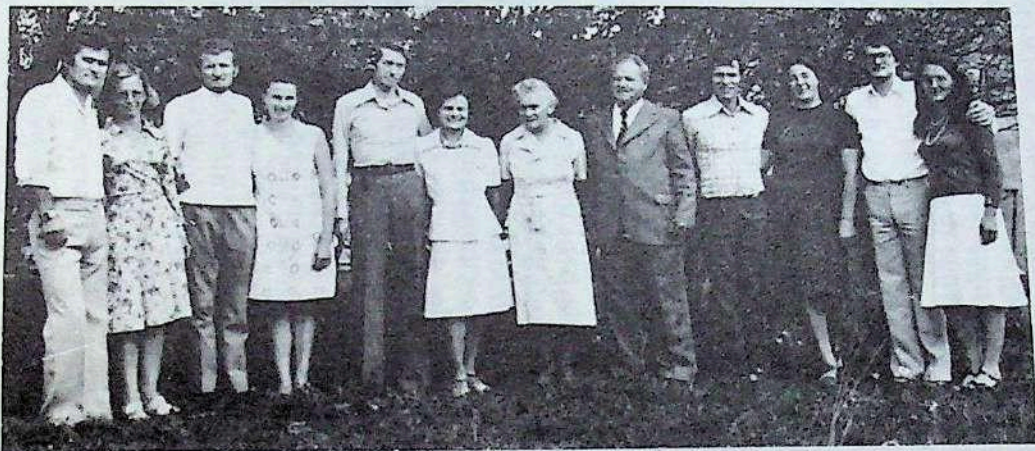
Certes, je ne nie pas l'influence de l'ennemi dans ce monde, mais nous ne sommes pas du monde, c'est le Christ qui l'a dit, et j'ai parfois l'impression assez curieuse que pour certains chrétiens, Satan est un alibi commode qui les dispense de descendre en eux-mêmes pour voir ce qui ne va pas dans leur vie et l'apporter à Dieu.

Le temps et la vie ont passé, tu continues à sillonner les routes du monde d'une façon qui parfois me donne le vertige à moi qui, aveugle comme Bartimée assis sur le bord de la route, attend l'appel du Maître pour le suivre sur le chemin menant au pays où il n'y aura plus de nuit...

Jean-Baptiste MULLER. (*)

Epinal, le 30 avril 1977

(*) Ancien président du groupe des Assemblées Mennonites de langue française. Fermier comme Albert Klopfenstein, il a écrit «Contes Anabaptistes», ouvrage publié en 1965 par les Editions «Le Phare». Pendant de nombreuses années, la revue «Christ Seul», de Montbéliard, bénéficia de ses articles et des récits appréciés de J.B. Muller. Ce dernier, devenu aveugle a dicté ce texte qui fut écrit par sa femme.



ALBERT KLOPFENSTEIN ET SA FAMILLE EN 1977

De gauche à droite : Marc et Monique, Gilbert et Jacqueline, Bernard et Roselyne, Véronique et Albert, Henri-Paul et Idelette, Samuel et Annie.



ALBERT KLOPFENSTEIN ET SA FAMILLE EN 1977

De gauche à droite: Marc et Monique, Gilbert et Jacqueline, Bernard et Roselyne, Véronique et Albert, Henri-Paul et Idelette, Samuel et Annie.

INTRODUCTION

C'est à la demande de plusieurs amis que je me décide à écrire ces Mémoires pour ne pas garder égoïstement des expériences qui pourraient aider d'autres âmes à marcher dans le chemin de Dieu.

Il est toujours fidèle, et en retraçant les étapes de ma vie qui elle, hélas, ne fut pas toujours belle, je me trouve le premier béni, car je redécouvre comme jamais auparavant toutes les bénédictions que Dieu m'a accordées, et je réalise combien sont vraies les paroles de ce beau cantique qui dit: «Compte les bienfaits de Dieu, tu verras, en adorant, combien le nombre en est grand». En écrivant ces lignes, je répète avec le psalmiste: «Mon âme, bénis l'Eternel et n'oublie aucun de ses bienfaits».

LA JEUNESSE

Je suis né le 7 novembre 1905 à Delle (territoire de Belfort), et mes premiers souvenirs sur le plan spirituel sont les cultes à la chapelle mennonite des «fermes» à Florimont. Mon père, Jacob Klopfenstein, allait emprunter un char à banc à la ville, et c'était presque une expédition que d'atteindre ce lieu isolé où nous nous réunissions. Le soir, mon père nous faisait aussi le culte en lisant dans le «Jardin de Plaisance», le livre de spiritualité qui servait autant à la méditation qu'à la prière. A cette époque, il ne devait pas y avoir de calendrier à effeuiller. C'était bien avant la guerre 1914-1918.

Je vois encore, lors des inondations de 1910, mon père et son domestique patauger dans l'eau jusqu'à mi-jambe pour emmener les vaches au point le plus haut de la ville. Je vois aussi un gigantesque incendie qui ravagea l'imprimerie située en face de chez nous. Surtout, il me semble entendre le tambour qui appelait tous les hommes valides à la mobilisation; ma mère nous fit, à ma sœur et à moi, une leçon sur la guerre et les conséquences qu'elle aurait pour nous. Quelques jours plus tard, la guerre n'était pas encore déclarée, mais des cuirassiers traversèrent la ville au grand galop pour aller à Joncherey, à deux kilomètres de là, où des Allemands étaient venus en reconnaissance. Il y eut deux morts, le lieutenant allemand Hartmann et le caporal français André Peugeot.

Du temps de la guerre 1914-1918, je ne dirai pas grand-chose; mon père étant Suisse ne fut pas mobilisé, mais nous étions dans une zone très militarisée; il

y avait beaucoup de soldats qui y venaient en rep
c'était la joie des bambins que nous étions de
cher devant le tambour-major, au pas bien sûr
jouant de nos castagnettes. Derrière suivaient
magnifiques fanfares, puis les régiments d'infanterie.
On manquait d'instituteurs et d'institutrices,
trouvais la vie belle de travailler à la ferme plutôt
d'aller à l'école.

Au printemps 1918, nous avons changé de domicile
le pour venir à la ferme de la Mèche, près de Bel
Comme il y avait une chapelle mennonite à Bel
nous assistions régulièrement au culte, ce qui favorisa
notre développement spirituel, le mien en particulier.
A cela contribuèrent aussi des contacts que nous eûmes
avons avec mon oncle (*) et sa famille. Il nous fournissait
sait des brochures et des journaux évangéliques
qui créa une certaine faim dans mon âme. Je commençai
mençais à sentir le néant de la vie en moi, la
pensée de l'éternité me tourmentait tant, que
que je me couchais le soir, la peur de la mort
m'étreignait; je sentais fort bien que je n'étais pas
prêt à rencontrer Dieu.

Un jour, je reçus «En Avant», le journal de la
mée du Salut, et au milieu de la deuxième page
vis, bien encadré, le verset de Jean 3/16, mais écrit
manière inhabituelle. On avait mis: «Dieu a tellement
aimé... qu'Il a donné son Fils unique, afin que
croit en Lui, il ne périra pas, mais il aura la vie éternelle»,
et l'auteur avait écrit en-dessous: «Mettez votre nom à la place
des pointillés». Ce fut une lumière pour moi, je ne mis mon nom
que mentalement, mais cela me suffit pour comprendre à l'heure
que Dieu avait tellement aimé Albert Klopfenstein qu'Il avait
donné son Fils, afin que, si Albert Klopfenstein croyait en Lui,
il ne périrait point, mais il

rait la vie éternelle. J'acceptai mon Sauveur et mon cœur fut rempli de joie, d'une joie que je n'avais jusqu'alors jamais connue; j'avais alors dix-sept ans.

Ma vie, dès ce moment, fut remplie de la paix de Dieu et marquée par le désir de Le servir. A cette époque, nous étions assez peu instruits, notamment en ce qui concerne les devoirs du chrétien face aux ordres de Dieu pour le monde perdu. Nous essayions de rendre témoignage de notre foi quand l'occasion se présentait, tout en pensant que le plus important était de rendre un bon témoignage dans la vie pratique de tous les jours par un travail bien fait, qui soit à la gloire de Dieu, selon ce qui est écrit dans la Bible «Faites tout à la gloire de Dieu».

J'allais à l'Assemblée de Montbéliard, surtout à cause de la chorale à laquelle je participais régulièrement, et aussi du groupe de jeunes qui était actif et important, alors que celui de l'Assemblée de Belfort était pratiquement inexistant.

Dans cette chapelle de Montbéliard, qui était à bord du canal, je rencontrai un dimanche, le fondateur de la Mission Rolland en Algérie, M. Emile Rolland, et je vois encore ce serviteur de Dieu, debout derrière le pupitre, nous apporter son message sur Philippiens 4/4: «Soyez toujours joyeux». Avec joie, il soulignait que c'était là un commandement du Seigneur, auquel nous devions obéir comme aux autres, sous peine de l'attrister par notre tristesse!

C'est aussi à la chapelle du canal que je fus, de quelque sorte, jeté à l'eau, du moins en ce qui concerne la prédication. Un des anciens de l'Assemblée Christ Widmer, vint me trouver un jour avant le culte et me dit: «Tu nous liras quelque chose ce matin

Naturellement, je protestai, mais il était déjà reparti. Pendant le culte, il annonça: «Le jeune frère Klopferstein va nous lire le Psaume 103»; il n'y avait qu'à obéir, ce qui n'était pas compliqué... Cependant tout en lisant, je me demandais bien ce que je pourrais dire après la lecture... quand celle-ci fut terminée, il dit assez fort un «Amen» qui indiquait clairement que je n'avais plus qu'à descendre de la chaire ce que je fis, fort soulagé!

Une autre fois, encore au début du culte, il me dit: «Tu nous liras quelque chose aujourd'hui, mais choisis toi-même dans la Bible un texte auquel tu pourras ajouter quelques mots». Je ne savais trop que choisir, mais ce fut certainement l'Esprit qui me conduisit à prendre le Psaume 32 pour introduction à mon témoignage. Je ne sais plus ce que fut cette prédication, mais ce que je sais, c'est que le prédicateur débutant que j'étais, fut reconnaissant de constater que, grâce au pupitre, le public ne pouvait voir mes genoux s'entrechoquer sous l'émotion! J'ai toujours été un grand timide, et je le suis encore aujourd'hui, mais je suis reconnaissant envers ce frère qui sut m'encourager de la sorte.

Ce n'est pas pour autant que ma vie était devenue parfaite. J'avais en effet un tempérament très colérique, et certains soirs, à la suite d'une colère ou d'une déception, je ne voulais pas lire ma Bible ni, bien sûr, prier avant de me coucher. J'entendais alors une voix qui me disait: «Fais-tu bien de garder ta colère ou ta déception? Ce n'est certainement pas la volonté de Dieu; car il est dit: «Que le soleil ne se couche pas sur votre colère». Et je me vois encore, après un moment d'hésitation, capituler et m'humilier devant le Seigneur.

SERVICE MILITAIRE

Les années passèrent et vint pour moi le moment de faire le service militaire. Là un problème se posait. En effet, l'objection de conscience est un des principes essentiels de la tradition mennonite et on parlait beaucoup de ces jeunes qui préféreraient émigrer en Amérique plutôt que de faire leur service militaire comme l'exigeait la loi de l'époque, les dérogations de l'époque napoléonienne ayant été supprimées. Ceux de ma génération n'étaient plus très attachés à ce principe, mais en ce qui me concerne, je n'étais guère disposé à porter les armes. Je me souviens m'être placé devant le Seigneur pour qu'Il me donne une ligne de conduite et ma prière fut alors celle-ci: «Je sais que Tu es tout-puissant, si c'est contre ta volonté que je porte les armes, Tu sauras me les enlever». Il répondit à cette prière et me dirigea, non seulement pendant la période que j'eus à passer sous les drapeaux, mais aussi pendant la guerre de 1939-1940.

Je fus incorporé le 12 novembre 1925 au 107^e Régiment d'Artillerie Hippomobile, à Belfort. Le mot artilleur sonnait mal à mes oreilles, mais hippomobile me rassurait; j'y voyais les chevaux dont je m'occupais chaque jour à la ferme... Première déception: par quelque miracle d'organisation dont l'administration militaire a le secret, on me mit servant, c'est-à-dire auprès des... canons, moi qui connaissais si bien les chevaux. C'était loin de correspondre à mon idéal! Un officier me proposa un peu plus tard de

suivre le peloton de sous-officiers; mais penser cela était incompatible avec mon état de chrétien. Je refusai en lui expliquant les raisons de ce refus et en donnant un bref témoignage de ma foi. Je ne suis pas sûr d'avoir compris bien tout ce que je lui dis mais, en tout cas, il ne m'inscrivit pas d'office comme il en avait par ailleurs le droit.

Lorsque je m'étais fait recenser avant de passer dans l'armée, j'avais mentionné comme profession « cultivateur sellier », car je faisais aussi de la sellerie dans une ferme. On me prit donc pour un essai à l'armée dans cette spécialité. Ce fut concluant et, à Noël 1944, j'étais muté au 7^e BOA (Bataillon d'Ouvriers d'Ariège). Il était temps car, juste avant de quitter la ferme, j'appris, par des sous-officiers, que j'avais été inscrit d'office pour faire le stage de brigadier pointeur. Je ne pus que constater que je n'aurais pas pu refuser de faire. Par ailleurs, l'avis de mutation venant de la place de Beauvoisin, il n'était pas possible de s'y opposer.

C'est ainsi que je fis mon service militaire au lieu de me d'un ouvrier d'usine, travaillant quarante heures par semaine. Comme la sellerie ne me fournissait pas assez de travail, au bout de quatre mois, on me mit à la peinture où je restai six mois. Puis, j'étais muté comme téléphoniste, mais cela ne dura que deux semaines car mon poste fut attribué à un soldat de santé fragile qui venait d'arriver, et je fus affecté à l'entretien du matériel jusqu'à la fin de mon terme de conscription, lequel fut écourté d'un mois à la faveur d'une permission agricole libérable.

A travers toutes ces pérégrinations, Dieu m'a bien répondu à ma prière, en m'évitant d'avoir à porter une arme et, de surcroît, en me permettant de me perfectionner dans les différents métiers que

à exercer. Il est fidèle, et encore aujourd'hui, je le bénis de m'avoir ainsi dirigé.

Pendant toute cette période, j'ai essayé de témoigner de ma foi, mais ce ne fut sans doute pas fait aussi clairement que cela aurait dû l'être. Beaucoup pensaient que c'était ma religion qui m'interdisait de fumer ou de boire du vin. J'essayai de leur expliquer que je le faisais librement, et pour le prouver, j'ai même accepté de fumer une cigarette qu'on m'avait offerte. Cette expérience fut assez étonnante car, loin de me sentir malade, j'eus pendant quelques heures une envie de continuer et je dus me faire violence pour ne pas redemander une seconde cigarette. Cela finit par passer, mais ce fait reste pour moi une illustration très significative de la puissance des passions: tabac, alcool, drogues...

Quant à mon vin, je le partageais toujours à la table, sans accepter de l'échanger contre différents services que l'on me proposait, car je ne voulais pas faire de commerce, ni tirer aucun bénéfice de ce vin que je refusais de boire.

Le problème du vin se reposa d'ailleurs pour moi beaucoup plus tard quand nous sommes venus nous installer dans l'Yonne, en pleine Bourgogne. Là, quand on va visiter les gens ou traiter une affaire, l'habitude est de trinquer, et refuser pouvait parfois être assez mal compris. La première fois, j'en acceptai donc un quart de verre, mais en avertissant que la prochaine fois, je ne l'accepterais plus. Les cultivateurs eurent du mal à comprendre ma position, mais ils finirent par l'accepter et, si l'un d'eux me dit un jour que je ne deviendrais jamais un vrai Bourguignon, un autre déclara: «Il fallait que vous veniez dans l'Yonne pour que l'on puisse voir un cultivateur faisant son travail sans boire de vin!»

ECOLE BIBLIQUE ET CONSEQUENCES

En 1928, j'eus le privilège de faire une session à l'Ecole de l'Action Biblique de Genève, dirigée par M. Hugh E. Alexander (*). Ce fut là que ma vie spirituelle s'affermir et changea de direction. Encouragé par ce cher directeur, j'eus à cœur de travailler de manière active au sein de nos Assemblées, que je n'avais jamais délaissées: j'eus surtout la vision de cette foule «languissante et sans berger» pour laquelle il nous est dit que Jésus fut ému de compassion (Matthieu 9/36). Il avait donné sa vie sur la croix pour elle et, à son exemple, nous devrions être émus de compassion pour tous ceux que nous côtoyons pour être des témoins et leur annoncer ce que Jésus pouvait faire pour eux. C'était du reste l'essence même de la mission que Jésus nous avait laissée avant de quitter cette terre.

J'étais parti pour trois mois à la suite desquels je devais, en principe, rentrer à la maison pour les travaux des champs. Cependant, un jeune homme de l'Action Biblique, très consacré au Seigneur, Robert Boulenaz, entendit parler de ma situation et offrit de me remplacer les trois mois suivants à la ferme pour me permettre de prolonger mon séjour à Genève, ceci sans accepter aucune rémunération. Ainsi fut fait.

(*) Né en 1884, en Ecosse, † en Suisse, (* 1957, H.E. Alexander entra dans un ministère d'évangéliste et de revivaliste en Suisse. Il fonda l'Action Biblique, connue par ses «Maison de la Bible» et fonda l'Ecole Biblique de Genève.

Un dimanche, à midi, il dit à ma mère qu'après avoir fait son culte du matin qui était basé sur Exode 33/18, il avait fait à Dieu la même prière que Moïse: «Fais-moi voir Ta gloire». Une semaine plus tard, il fut effectivement mis en présence de la Gloire de Dieu, car il fut emporté après une très brève maladie, et il repose dans le cimetière de Belfort où il attend la première résurrection.

Ce départ anticipé me fit de la peine, d'autant plus que je ne connaissais même pas celui dont le dévouement et la consécration m'avaient permis de terminer presque entièrement cette session qui m'avait tellement enrichi spirituellement. Je rentrai aussitôt à la maison, une semaine avant la fin de la session.

Mon séjour à l'Ecole Biblique me fit aussi passer par deux autres expériences marquantes. La première fut que je me mis à éprouver des sentiments très forts à l'égard d'une jeune fille qui participait aussi à la session, et je pense que ce fut réciproque. Cela dura quelques jours ou quelques semaines quand, finalement, me plaçant devant Dieu, je fis cette prière: «Je suis venu ici pour étudier ta Parole et non pour trouver une compagne, aussi libère-moi; si elle m'est destinée, Tu sauras nous faire rencontrer plus tard». En quelques jours, ces sentiments qui paralysaient ma vie spirituelle disparurent définitivement et nos chemins se séparèrent pour ne plus jamais se rencontrer. Une autre fois, je fus éprouvé dans ma santé; j'avais l'impression que mes yeux se brouillaient, ce qui m'effraya beaucoup. J'étais persuadé que c'était une attaque de Satan, et je criai à Dieu pour en être délivré. Quelques jours plus tard, tout était redevenu normal! Alléluia!

Naturellement, quand je fus rentré à la ferme prit un nouveau départ. Je continuais à travailler, mais bien que les occupations de toutes sortes ne manquassent pas, je participais régulièrement aux cultes de nos Assemblées et aux réunions d'évangelisation que tenaient les membres de l'Action Bible à Belfort et dans les environs. Cela me faisait beaucoup de bien et m'initiait au service de Dieu.

A cette époque, comme le Seigneur Jésus lors de son baptême (Luc 4/1 et versets suivants), je passai aussi par l'épreuve de la foi. Ma paix disparaissant, le doute s'empara de moi. Cela dura assez longtemps quand un jour, je fus frappé par ce verset de Hébreux 10/3: «Retenons fermement la profession de notre espérance, car celui qui a fait la promesse est fidèle. Cette dernière phrase surtout me fit du bien et je m'accrochai comme un noyé à une perche qui me tendrait: «Celui qui a fait la promesse est fidèle. Ce fut la lumière et la délivrance de ces heures terribles.

Peu de temps après, je retrouvai un de mes chers frères en Christ que j'aimais particulièrement. Il avait été missionnaire en Guyane hollandaise et me parla aussitôt du tunnel qu'il traversait à présent-là. Tout lui semblait fermé et ses prières ne passaient pas le plafond. Je lui parlai de mes propres expériences et du verset qui m'avait fait tant de bien. Il me le fit répéter et repartit tout joyeux en disant: «Voilà ce qu'il me faut! »

Je pense que c'est à peu près dans ce temps que l'Armée du Salut vint ouvrir un poste à Belfort et j'apportai ma participation pendant deux ans.

terre-plein de la place Corbis, inviter les gens pour réunion et parfois donner un message.

Par la suite, le poste qui avait démarré avec effectif réduit se trouva être suffisamment pour de soldats et je me suis retiré insensiblement, désirant pas m'engager plus dans cette entreprise missionnaire, car cela ne me semblait pas être mon chemin. Je gardais cependant avec les saluts beaucoup de relations, à la fois fraternelles et affectueuses.

Cette activité me rappelle une discussion que j'avais eue auparavant avec un ancien légionnaire qui s'était converti par le moyen de la Croix-Bleue (*) et partait souvent le soir à pied jusqu'à Belfort (cela faisait une dizaine de kilomètres aller-retour) pour assister aux réunions de la Croix-Bleue ou de la Fraternité; j'avais dit dans mon entourage que ce ne serait pas moi qui, après le travail, accepterais de courir jusqu'à Belfort et ma mère avait répondu: «Tu ne sais pas encore ce que le Seigneur te demandera et ce que tu feras». C'est effectivement ce que je fis plus tard mais en vélo, lorsque je participai aux activités de l'Armée du Salut, et ce fut sans aucun regret.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, je travaillais à la ferme et consacrais mon temps libre à l'œuvre pour Dieu. Le samedi après-midi c'était le colportage, on ne pouvait trouver les gens chez eux que ce jour-là; le dimanche c'était le culte où j'apportais parfois le message.

Ce fut surtout en faisant du colportage que j'ai rencontré des chrétiens arméniens qui connaissaient

(*) Association d'origine protestante travaillant au relèvement de

la Bible et qui la lisaient; et ce fut à cette occasion que je me suis mis en rapport avec l'Action Chrétienne en Orient et son directeur, le pasteur Berron. J'ai rencontré en particulier une jeune femme qui avait de petits enfants et qui lisait la Bible. Au début, elle ne savait qu'avec la Bible que nous pouvions nous en servir pour le Royaume de Dieu, en cherchant des versets qui répondant à ce que nous voulions dire. Ce jour-là, elle me demanda comment se passait chez nous le dimanche de Pâques. Je ne savais trop que dire! Chez nous, le dimanche de Pâques, on salue tous ceux que l'on rencontre par cette formule: «Christ est ressuscité», et à qui on répond: «Il est vraiment ressuscité!»

J'ai trouvé que c'était quelque chose de beau et de bon. J'en ai très souvent pratiqué; mais beaucoup sont surpris et ne savent que répondre.

Ces Arméniens étaient de ceux qui avaient échappé au second génocide organisé par les Turcs vers 1920.

Je pense aussi à ces dimanches soir où nous nous réunissions quelques jeunes frères et sœurs pour chanter dans les cafés et donner notre témoignage. Nous avons parfois reçu bien des encouragements, mais, une fois, alors que nous chantions: «Lorsqu'il entra le roi de gloire, ouvre ton cœur à Jésus qui nous fûmes hués; les gens disaient carrément qu'ils ne connaissaient pas de ce roi de gloire, et nous dûmes nous en aller non sans avoir laissé quelques paroles d'adieu...»

J'avais le désir toujours plus grand de vivre pour mon Sauveur et avant lui un jour qu'un serviteur

personnelle afin de bien matérialiser son engagement envers Dieu, mon désir de le servir était tel que je faisais la même chose. Je pris un vulgaire morceau de papier et écrivis que j'offrais ma vie à mon Sauveur pour le servir où, quand et comme Il le voudrait. C'était le 1^{er} juillet 1932, et je conserve toujours précieusement ce papier dans ma Bible, le relisant encore et toujours car son contenu me semble continuellement nouveau et renouvelé.

Et quand l'ennemi vient mettre le doute dans mon cœur, c'est une preuve de mon engagement envers Dieu grâce à laquelle je peux dire: «Arrière de moi Satan! ». Je suis convaincu que mon Seigneur en a pris note et qu'Il ne me laissera pas.

A cette époque, j'avais choisi pour près de 50 ans la devise qui allait être le leit-motiv de toute ma vie jusqu'à aujourd'hui; c'était une parole de Jésus tirée du Sermon sur la montagne: «Cherchez premièrement le Royaume et la Justice de Dieu et toutes choses vous seront données par-dessus» (Matthieu 6/33). J'essayais de m'y conformer au maximum et jusqu'aux détails pratiques de ma vie. Je suis notamment resté célibataire assez longtemps et comme les années passaient, un ancien me dit: «Mais quand veux-tu te marier?» Je lui répondis en lui disant quelle était ma devise, et j'ajoutai: «Même celle-ci sera mon épouse, je l'attends du Seigneur». C'est en 1936 lors d'une conférence à Colmar que je fis la connaissance de celle qui devait devenir ma compagne durant près de 50 ans. Nous unîmes nos vies une année plus tard sous le regard de Dieu; la bénédiction nous fut donnée par les frères Christ Graber (mon oncle) et Henri Volkmar. (*)

(*) Henri-Emile VOLKMAR (1882-1953). Prédicateur itinérant des E

Alors se posa de nouveau pour moi le problème de savoir quelle orientation j'allais donner à ma vie. Je voulais servir Dieu comme Il le voudrait, à quel temps ou non. Plusieurs fois, je crus la porte ouverte dans une direction, mais quand je me présentais, elle se fermait, et je ne voulais à aucun moment forcer les choses car je pensais que pour s'engager ainsi, il fallait un appel précis de Dieu, et pas seulement mon propre désir. C'est Lui qui devait ouvrir la porte, pas moi!

EXPERIENCES ET TEMOIGNAGE

L'avenir restant incertain, nous avons demeuré pendant un certain temps chez mes parents. C'est à cette époque que j'ai aidé un Juif converti, le frère Rhein, quand il annonçait l'Évangile sur la foire de Belfort. Je devais le revoir plus tard, pendant la guerre 39/45; il vint, en effet, me trouver à la ferme de Saint-Fiacre pour me demander de le cacher, il voulait échapper aux Allemands qui arrêtaient tous les Juifs pour les envoyer en camp de concentration, ou plutôt d'extermination.

Je fus appelé pour faire une période de vingt-et-un jours comme téléphoniste à Belfort au 7^e BOA, puis au camp du Valdahon. J'y fis l'expérience de la bienfaisante influence d'équilibre et de tranquillité qu'un chrétien peut avoir sur le milieu dans lequel il vit. Nous étions logés dans une grande salle commune au milieu de laquelle il y avait une sorte de frontière invisible. Alors que la débauche régnait du côté qui était le plus éloigné de moi, le mien restait paisible et tranquille. Un jour, au cours de l'après-midi, j'entrai dans la salle et je vis un caporal, dont la place était voisine de la mienne, en train de lire un journal que je reconnus aussitôt être pornographique. Je lui dis en passant: «Alors, les nouvelles sont bonnes?» Il bégaya quelques mots sans suite, déposa son journal pour que je ne puisse pas le regarder et regagna sa place, tout honteux.

J'ai aussi rencontré là un réserviste qui avait acheté un livre sur la magie. Il n'y connaissait lui-même

pas grand-chose et voulait se documenter. Je lui mandai de me le prêter, car je voulais aussi savoir qu'était finalement la magie; je me mis à le feuilleter tout en demandant au Seigneur de m'éclairer. L'ouvrage que j'ai bien sûr pas lu en entier, car le temps me manquait, mais les quelques lignes que je parcourus me firent à me faire dresser les cheveux sur la tête!

J'y appris que chacun peut avoir le pouvoir de faire du bien et de soulager les hommes, ce qui est la magie blanche, ou le pouvoir de faire du mal et de faire souffrir les hommes, ce qui est la magie noire qui permet ainsi de se faire craindre de tous. Pour avoir la puissance de s'engager dans l'une ou l'autre voie (on ne peut pas faire les deux), il faut faire un acte de consécration qui ressemble beaucoup à celui que quelqu'un peut faire lorsqu'il se consacre au Seigneur Jésus. J'ai oublié les termes exacts, mais c'était à peu près ceci: «Ayant le désir d'avoir la puissance de pratiquer la magie (noire ou blanche), je consacre ma vie à Lucifer sans réserve, afin de recevoir le pouvoir». Et il fallait signer cet engagement avec son sang! C'est vraiment terrible!

Le soldat, à qui appartenait le livre, avait l'intention de prendre cet engagement et j'essayai de lui montrer combien le chemin dans lequel il voulait s'engager était dangereux et contraire à la volonté de Dieu. Il valait mieux pour lui qu'il signe une carte de consécration pour livrer sa vie à Jésus, plutôt qu'à Lucifer, qui est le diable. Mais il était déjà trop avancé dans cette voie et désirait cette puissance qui lui permettrait de faire le bien. Il hésita longtemps, mais refusa toujours de brûler ce livre, afin de pouvoir continuer à se documenter. Je ne sais pas ce qu'il est devenu en définitive, car en tant que réservistes, nous ne

tâmes ensemble que peu de temps; ensuite, je l'ai complètement perdu de vue.

Nous étions toujours chez mes parents dans cette situation un peu imprécise quand notre premier fils naquit. Il ne fut pas consacré à l'Assemblée, car cela ne se faisait pas encore à ce moment-là, mais nous l'avons nous-mêmes consacré à Dieu, en prenant pour base la parole d'Exode 2/9: «Emporte cet enfant et allaite-le pour moi, et je te donnerai ton salaire». Et il en fut de même pour ses cinq frères.

Dans cette optique, nous avons voulu éduquer nos enfants suivant des principes chrétiens. Par exemple, lorsque deux enfants étaient en train de se disputer, nous les forcions à s'embrasser; c'est là un remède qui peut sembler très dur, mais il nous a toujours paru efficace. Pour le culte du soir, je ne tolérais pas qu'ils l'écoutent dans n'importe quelle position, allongés ou à demi-assis sur le divan. Je leur expliquais que le culte nous met en présence du Roi des rois, Seigneur du ciel et de la terre, et qu'il nous fallait donc avoir une attitude correcte et respectueuse.

J'ai toujours demandé à mes fils de ne pas faire leurs devoirs ni d'étudier le dimanche, par respect pour le jour du Seigneur. Cela ne les a pas empêchés de réussir leurs études! J'ai connu un frère dont la fille ne pouvait pas même aller au culte certains dimanches à cause de son travail scolaire, alors qu'elle semblait assez douée pour réussir. Quand je partageai mon point de vue avec ce frère, il me répondit: «Que veux-tu, elle a beaucoup à faire». Cette fois-là, elle échoua à son examen et quand nous avons reparlé de ce problème plus tard, il me dit: «C'est toi qui avais raison! »

Cela m'amène aussi à parler du choix professionnel que mes enfants eurent à faire. Ils avaient, à des degrés divers, l'amour du travail de la terre, mais pour eux leur était évidemment impossible de rester tous dans l'agriculture. L'aîné, qui avait beaucoup de possibilités, ne savait quoi entreprendre. Ses professeurs lui conseillaient de s'orienter vers l'enseignement, mais les tests d'orientation qu'il avait passés lui indiquaient bien d'autres carrières. Finalement, sur le conseil d'un ami, il choisit de faire des études de droit. Cela correspondait d'ailleurs mieux à ses aptitudes et à ses idées dans ce domaine. Il me semble, en effet, qu'une profession libérale est préférable pour un chrétien dans la situation d'enseignant. En dépit de tous les avantages que celle-ci peut comporter, vacances, sécurité, etc..., elle oblige à être lié à l'Etat, ce qui est un inconvénient grave. Si le régime devient communiste, par exemple, le chrétien se verra contraint d'accepter des choses contraires à sa foi et à ses convictions. Et de fait, aucun de mes fils ne s'est orienté dans cette direction.

Pendant leur service militaire, ils respectèrent tous, d'une certaine manière, la vision anabaptiste soit par leur propre décision, soit en raison de circonstances tout à fait indépendantes de leur volonté. Je pense à l'aîné notamment qui voulut suivre l'exemple de son père et devenir sous-officier. Juste avant de commencer son service, il vint en permission à la maison, fit une mauvaise chute et se fractura la cheville. Il dut rester à l'hôpital.

(*) Note de l'éditeur: En France l'enseignement est surtout dispensé dans des écoles laïques « officielles » c'est-à-dire de l'Etat. Il n'existe que quelques écoles « libres » (de la main-mise de l'Etat) protestantes. Dans d'autres pays, comme les Pays-Bas, les Etats-Unis et en Afrique, il y a de nombreuses écoles confessionnelles évangéliques. Les enseignants peuvent y enseigner librement de leur foi chrétienne.

pendant une centaine de jours et compromit définitivement toutes ses chances. Il fut vaguemestre en Algérie. Les deux autres furent infirmiers et le quatrième, affecté au train des équipages, n'obtint pas le permis de conduire militaire et ne conduisit donc jamais.

On nous proposa de reprendre la ferme de Saint-Fiacre, située dans la région de Toul, en pleine forêt. La famille Muller, qui était locataire auparavant, se retirait et il nous sembla que c'était là une porte que Dieu ouvrait pour nous. Mes parents étaient tous les deux partis pour la gloire à trois mois d'intervalle et mon frère venait de terminer son service militaire, il allait donc pouvoir reprendre la ferme familiale; par conséquent, nous nous sentions tout à fait libres de partir.

C'est ce que nous avons fait en mars 1939 et le démarrage là-bas fut assez facile, car nous reprenions tout le cheptel et le train de culture. Huit ou dix jours après notre départ, mon frère était rappelé sous les drapeaux à cause des bruits de guerre qui se précisaient de jour en jour, ce fut, comme on l'appela «la classe martyre». Ayant appris cela, je fus bien sûr désolé d'être parti, car la ferme restait entre les mains de ma sœur heureusement aidée par un jeune converti des faubourgs de Belfort, qui travaillait chez nous comme ouvrier agricole. La situation semblait assez préoccupante, mais il était trop tard pour faire machine arrière et un frère de l'Assemblée me dit: «Ne te chagrine pas trop, Dieu sait ce qu'Il fait, selon Romains 8/28». Finalement ma sœur réussit à faire tourner la ferme et ainsi à sauvegarder le bien familial, mais cela n'aurait évidemment pas été possible sans le dévouement d'André Denni, le jeune converti,

qui rendit à cette occasion des services inestimables.

Je fus moi-même mobilisé le 1^{er} septembre, quelques semaines après la naissance de notre second fils. Je rejoignis le 7^e BOA. Nous étions tous en train d'attendre la suite des événements quand un ami me me rencontra. Il était chef des écuries dans cette brigade et me dit qu'il avait besoin d'un conducteur. J'acceptai avec grand plaisir, car il valait mieux faire quelque chose que rien du tout et la perspective de travailler avec les chevaux me réjouissait. Par la suite, je demandai à être garde-écurie en permanence. Dans ce poste, la vie était très détendue: nous couchions aux écuries pour garder les chevaux, mais nous étions très peu dérangés; nous étions exempts d'appel et de rassemblement; j'attelais chaque jour pour le ravitaillement du courrier, et je mangeais aux écuries avec le brigadier. Bref, si ce n'avait pas été cette «drôle» de guerre, ça aurait été la vie de château. Autre avantage, je pouvais tous les soirs aller aider ma sœur et André à la ferme quand j'avais fini mon service.

La pensée d'avoir dû laisser la maison me me préoccupait parfois en souci, mais là encore tout s'arrangea. Mes beaux-parents et des cousins de Lorraine avaient été évacués et ils étaient venus se réfugier à Saint-Denis, si bien que la ferme n'eut pas à souffrir de mon absence. On pourrait peut-être même dire que c'est pour cela que Dieu avait permis que je parte à Saint-Denis en Fiacre juste avant la mobilisation et la guerre. En tout cas, il est certain qu'à travers ces temps troublés, Dieu sut arranger toutes choses pour garder ses enfants. Ses plans sont parfois mystérieux, mais toujours pleins de sagesse.

Quand la guerre commença vraiment, je fus affecté à Allondans, près de Montbéliard, dans un c

de carburant. J'avais dans cette région beaucoup d'amis mennonites que j'allais visiter le soir après avoir aidé une famille de cultivateurs, dont le fils avait été mobilisé. J'allais surtout à la ferme du Sainans où je passais généralement la soirée.

Mais un jour, les armées ennemies approchant, le capitaine déclara qu'il était inadmissible que nous n'ayons pas de fusils (et nous n'en avons effectivement pas!) et décida de nous en faire envoyer. Peu après, arriva un camion chargé de fusils et de munitions, et ce fut la distribution. Evidemment pour moi, le problème du port d'arme se posait à nouveau et je fis cette prière: «Seigneur, si je ne dois pas avoir de fusil, tu sauras m'en préserver». Tous mes camarades se précipitèrent et quand chacun fut servi, il n'en resta plus pour moi! Là encore, le Seigneur me préserva de manière étonnante. De toute façon, ces armes ne servirent jamais. Quand les Allemands arrivèrent à Montbéliard, il n'y avait plus de téléphone; chacun prit ses affaires et s'en alla. Moi, je partis au Sainans (ferme mennonite à Dung) où l'on me donna des habits civils pour que je puisse circuler sans problème. Je partis chez ma sœur en passant par Dambevois pour visiter mon oncle. Arrivé à la Mèche (ferme mennonite à Denney), j'y donnai un coup de main pour planter les betteraves et pour préparer le matériel pour la fenaison. Un beau jour, je pris mon vélo et partis pour aller chez moi à la maison. Malheureusement, c'était trop tard à un jour près, car on venait de donner l'ordre d'arrêter tous les hommes qu'on trouvait sur les routes et je l'ignorais.



APRES LA VENTE DU LAIT
Sa tournée terminée, la sœur d'Albert, M
Klopfenstein (plus tard Madame Marie Vix), e
me familiale de la Mèche.

(Photo data



PRISONNIER SOUS LE REGIME ALLEMAND

A Lure, alors que j'étais sur la route nationale, je passai devant l'entrée d'un petit chemin. Un instant après, je remarquai que, si je l'avais pris, cela aurait certainement raccourci mon voyage. Mais, comme je n'aime pas revenir en arrière, je continuai sur la grande route. Cent mètres plus loin, une sentinelle allemande me héla et me demanda d'entrer dans la caserne pour un contrôle. En fait de contrôle, on me chargea dans un camion avec beaucoup d'autres prisonniers qui avaient été pris de la même façon, nos vélos s'ajoutèrent à un autre camion derrière et en route pour La Bresse, un village d'Alsace. En cours de route, les camions s'arrêtèrent devant une colonne de soldats qui, lorsqu'ils virent tous ces vélos, se servirent sans vergogne. Le premier avait été chargé le dernier, il fut donc un des premiers à être emmené; alors voyant mon «châssis» perdu, je décidai de m'enfuir coûte que coûte.

Le soir, on nous fit dormir dans une usine et le matin on nous laissa le lendemain. Il y avait beaucoup de soldats qui avaient fait la guerre de 14 et qui me disaient : «Partez donc, personne ne vous tirera dessus». Il y avait un café en face de l'usine et tous ceux qui avaient envie pouvaient y aller, en passant devant la sentinelle qui tolérait ces petites entorses au

à midi moins le quart, nous sommes allés à midi et quart, nous avons jeté un coup d'oeil. La relève avait eu lieu et la sentinelle avait disparu. Nous sommes donc sortis du café l'air de rien et nous sommes partis dare-dare!

Nous étions quatre, mais deux d'entre nous ne pouvaient marcher et nous laissaient traîner par les autres et étaient un poids qu'une aide dans l'équipe. Nous avons traversé les Vosges en allant de ferme en ferme. Les habitants, très hospitaliers, nous fournissaient un abri et un couvert. Nous marchions déjà depuis quelques jours quand on nous affirma dans un village que les Allemands avaient libéré les cent mille prisonniers qui se trouvaient au camp de Bains les Bains. À ces bruits, il ne nous restait plus qu'à aller nous présenter aux Autorités pour régulariser notre situation. Elles nous donnèrent des papiers qui nous permettraient de continuer notre voyage sans encombre. J'avais à priori l'intention d'atteindre le Bignovre, une ferme tenue par des mennonites, et qui se trouvait près de Marnay sur Saône; là, nous aurions pu nous reposer et réfléchir à la situation. Une vieille femme dans un village voisin nous déconseilla bien de nous rendre à Marnay, mais après réflexion, nous avons décidé de nous fier à ce que disaient les gens (nous étions bien

A quelques kilomètres de Bains les Bains, nous avons rencontré quelques sous-officiers allemands qui nous menaient et j'allai leur exposer notre cas. Ils étaient assez perplexes, nous conduisirent dans le village et téléphonèrent pour avoir des instructions sur le sujet. Elles durent nous être assez défavorables. Un soldat nous conduisit sans attendre, baïonnette au canon, jusqu'à Bains, sous la risée de tous

Avant de partir, un des sous-officiers me dit : « Vous auriez mieux fait de continuer votre route sans rien demander à personne ! » Mais quand je lui demandai de nous laisser regagner la forêt où cet après-midi il n'entendrait plus jamais parler de nous, il déclara que cela lui était impossible. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés prisonniers à Bains les Bains. Et les cent mille hommes qui se trouvaient dans les camps n'avaient pas été libérés, mais transférés à Epinal !

A Bains, nous n'étions pas nombreux et plus rien n'était organisé pour recevoir des prisonniers. Comme nous donna donc des tôles ondulées pour construire des baraquements. Une tôle sur champ constituait le mur, d'autres tôles en long faisaient le toit, si bien que pour entrer ou sortir, il fallait se mettre à genoux ! C'était à la fois comique et triste de voir que « Deutsche Kultur » nous contraignait à vivre comme des bêtes...

Dix jours plus tard, nous avons gagné la caserne Courcy à Epinal, où je suis resté six semaines environ. Parmi ces milliers d'hommes, il y avait évidemment une faune qui semblait avoir, pour principale occupation, de gagner de l'argent en profitant du désordre et du désœuvrement général. Ils faisaient preuve d'une imagination sans borne pour atteindre ce but ! Des Juifs, particulièrement astucieux, avaient organisé un jeu de roulettes et d'autres jeux d'argent, où certains s'enrichissaient alors que d'autres se ruinaient (généralement les plus nombreux !).

Les rations de pain et de graisse étaient bien maigres et, quand j'avais partagé ma part en cinq portions pour tenir la journée, cela ne faisait pas un gros morceau.

compenser et, finalement, j'arrivais à me tenir près en forme, en tout cas mieux que la plupart mes camarades, semble-t-il, qui souffraient du que de vin et de tabac. Ce qui était le plus difficile à supporter était le désœuvrement: ne rien faire quand on est jeune, c'est d'autant plus pénible qu'il y a quelque fatalité que je n'ai jamais comprise, je n'avais aucune nouvelle de la maison, alors que tous mes camarades recevaient du courrier.

Dès qu'une équipe fut formée pour partir en Allemagne, je me portai volontaire, car j'en avais assez de ne rien faire. J'espérais pouvoir travailler dans une ferme, et aussi écrire à mes beaux-parents, à Berlin, et peut-être même aller chez eux. Malheureusement, un interprète, m'ayant vu dans les rangs, me refusa en disant que les Alsaciens et les Bretons avaient droit de bénéficier d'un statut spécial, statut dont nous n'avons d'ailleurs plus jamais entendu parler après la guerre.

Deux mois de captivité s'étaient déjà écoulés quand j'entendis dire qu'il avait été constitué, par le Führer, une commission chargée de libérer les descendants d'Alsaciens-Lorrains. Je me fis donc, le plus propre que possible avec un uniforme que j'avais trouvé et, plein d'espoir, je me mis dans la queue qui était fort longue.

En début de matinée, tout allait bien et beaucoup de prisonniers étaient libérés, mais au fur et à mesure que le temps passait, les libérations se faisaient de plus en plus difficiles. A midi, le bureau fut fermé et je pensai qu'il faudrait attendre que ces messieurs aient fait un bon repas et fumé un cigare pour qu'ils se montrent plus arrangeants, ce qui fut vrai.

L'après-midi, j'arrivai le premier; après m'être

mis entre les mains de Dieu, je répondis aux questions qui me furent posées:

— Parlez-vous allemand?

— Oui.

— Votre père et votre mère sont-ils nés en Alsace-Lorraine?

— Oui.

— Vos enfants parlent-ils allemand?

— Ils sont trop jeunes.

— Pourquoi désirez-vous rentrer chez vous?

— Je voudrais rentrer à la ferme pour semer le blé.

Après cette série de questions, il y eut un moment de flottement, pendant lequel je priai Dieu de bien vouloir incliner le cœur de cet homme, Lui qui «incline le cœur des rois comme des courants d'eau», Il l'a fait, car l'officier me dit: «Allez vous faire inscrire». On me donna une feuille de route pour Sarrebourg, ne sachant trop ce que cela voulait dire; je pris le train de Nancy à Toul et j'arrivai à Saint-Fiacre en pleine nuit.

Je n'étais évidemment pas attendu et la joie du revoir n'en fut que plus grande! Les premières effusions terminées, j'entrepris de régler un autre problème qui me tracassait depuis quelque temps: l'extermination des poux et autres vermines qui avaient pris pension chez moi et s'y étaient multipliés! Le lendemain, j'appris que ma démobilisation ne pouvait se faire qu'en territoire allemand. C'était pour cela que l'on m'avait donné une feuille de route pour Sarrebourg et je m'y rendis donc sans tarder. J'en profitai pour rendre visite en passant à un ami menonite, René Pelsy, puis je rentrai à la maison où je pus reprendre en mains l'exploitation de la ferme et faire les semailles comme je l'avais prévu.

Mais j'eus encore une fois maille à partir avec la ministration militaire allemande. Un jour, je partais pour Montbéliard pour une réunion de prédicateurs. Pendant le trajet, la Feld-Gendarmerie passa pour le contrôle de papiers et déclara que ma situation n'était pas régulière. L'un d'eux me dit qu'avec mon nom, je devrais être dans la Wehrmacht et puis, comme je portais une Bible, je devais être Témoin de Jéhovah, ce qui était interdit en Allemagne.

Il m'arrêta avec trois autres hommes. Pour ma situation était assez grave, car ils avaient été réquisitionnés pour travailler en Allemagne, étaient revus en permission comme ils en avaient le droit et ils n'étaient plus repartis. Pendant que nous retournions à Bar-le-Duc pour l'enquête, je me sentais tout à fait tranquille et je fredonnais ce cantique: «Sois sans alarme et sans frayeur, Dieu prendra soin de toi sous le regard un peu ahuri de mes gardiens. Quand je descendre du train, on nous mit des menottes, «Mains en France», deux par deux, et comme c'était le premier on nous mena, toujours liés par paire, directement à la prison, où nous passâmes la nuit. Evidemment, mon sommeil venait difficilement et pendant que je réfléchissais à ma situation, le Seigneur me donna la réponse que j'aurais à faire le lendemain, puis je m'endormis le cœur en paix. Toute la nuit, cependant, j'entendis le judas qui était périodiquement ouvert et refermé. C'était pour moi une sensation nouvelle, assez impressionnante que de me sentir toujours surveillé par ce petit trou.

Le lendemain, les gardiens nous firent descendre au bureau pour que notre situation soit éclaircie. La veille, j'avais remarqué un adjudant qui avait une apparence si brave que je me dis: «Si c'est lui qui m'inté-

ge, je peux avoir confiance». Et ce fut effectivement lui qui fut chargé de mon affaire. Mais à côté de lui se tenait le gendarme qui m'avait arrêté. Il semblait vouloir tout faire pour que je sois reconnu coupable et ma situation me semblait assez analogue à celle du grand-prêtre Josué, telle qu'elle nous est décrite dans Zacharie 3.

Naturellement, toutes mes poches avaient été vidées et mes papiers se trouvaient sur la table, y compris ma feuille de libération. L'interrogatoire commença en français, puis se poursuivit en allemand quand ils surent que je parlais couramment cette langue.

– Pourquoi êtes-vous arrêté?

Le gendarme répondit à ma place:

– Ses papiers ne sont pas en règle, avec ce nom-là, il devrait être mobilisé dans l'armée allemande.

L'adjudant monta avec mes papiers voir ses supérieurs, lesquels déclarèrent que tout leur paraissait régulier.

Puis vint la deuxième accusation:

– C'est un gars très dangereux, un Témoin de Jéhovah, il a une Bible qui est pleine d'annotations!

– Etes-vous Témoin de Jéhovah? demanda l'adjudant.

– Non, répondis-je, je lutte même contre eux!

– Mais alors, quelle est votre religion?

Comme il ne connaissait certainement pas les Mennonites, je dis que j'étais de l'Eglise évangélique libre (*).

– Mais quelle est la différence avec les Témoins de Jéhovah?

(*) La première Eglise évangélique libre fut formée à Zurich, le 21 janvier 1525 (était une église anabaptiste).

— C'est très simple, les Témoins de Jéhova que toutes les Autorités, ecclésiastiques ou militaires, sont du diable. Il ne faut pas les écouter.

— Et vous, que dites-vous?

— Passez-moi ma Bible, et je vais vous le lire. Romans 13: «Toutes les Autorités sont instituées par Dieu, nous devons donc leur obéir». (C'était la réponse-là que j'avais eue pendant la nuit).

— C'est très juste, dit l'adjudant, je pense que vous ne pouvez pas être accusé de rien, donc vous êtes libère.

Mais mon accusateur protesta:

— Fais attention! Il est très malin et il cherche à t'avoir.

— Non, lui, je sais ce qu'il est et je le libère!

L'autre furieux me lança:

— C'est bon, ramassez vite vos «saloperies»!

Puis, alors que je m'exécutais, il reprit:

— Je ne sais pas comment vous avez fait pour être libéré, mais une autre fois laissez votre Bible à la maison et prenez plutôt «Mein Kampf». Avec ça vous passerez partout, alors que la Bible vous procure toujours des ennuis!

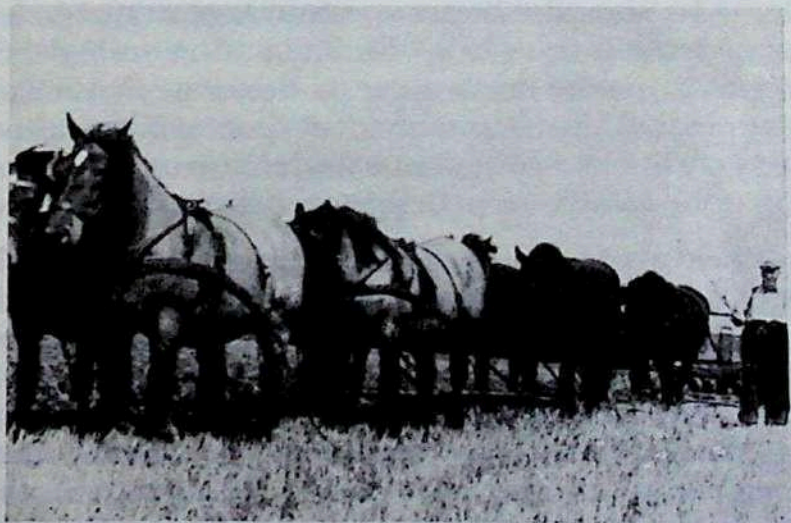
Comme je sortais, l'adjudant qui m'avait libéré courut après moi, me tapa sur l'épaule et me dit:

— M. Klopfenstein, continuez à lire la Bible et ne laissez-la jamais. Je vous recommanderai toujours la Bible et ne serez jamais en erreur!

Il me fit cette déclaration alors que je traversais une salle où il y avait beaucoup d'officiers en train de discuter et certainement la plupart l'entendirent. Je ne sais pas s'il a eu des ennuis par la suite, mais il avait pris un gros risque en me recommandant vertement la Bible, plutôt que «Mein Kampf».

tout cas la conviction que c'était un enfant de Dieu et je sais que je le retrouverai dans l'éternité. Mon cœur bondissait de joie lorsque je repris le train de Belfort pour continuer mon voyage!

Il peut nous arriver bien des choses dans la vie sans que nous n'en comprenions le pourquoi au premier abord, mais Dieu le sait. Je suis convaincu que cette arrestation avait été permise pour que cet adjudant puisse rendre son témoignage et que moi aussi, par cette expérience, je sois encouragé et fortifié. Chaque fois que je repense à cet épisode de ma vie, mon cœur est à nouveau rempli de joie!



ATTELAGE LORRAIN

LA VIE CIVILE PENDANT L'OCCUPATION

Quand je rentrai du camp de prisonniers, la mise en marche de la ferme fut assez difficile. Les terres cultivées étaient ravagées par les sangliers qui pullulaient en ce temps de guerre où, faute d'armes, les chasseurs ne pouvaient plus en limiter la multiplication.

Ce temps de l'occupation fut d'ailleurs très dur pour la plupart des gens. Certains, cependant, réussirent à s'enrichir très rapidement avec le marché noir qui fleurissait. Tout ce que l'on pouvait trouver se vendait à des prix exorbitants. On trouvait sur le marché des rutabagas, ce qui était encore acceptable, mais aussi des betteraves fourragères qui étaient normalement réservées à l'alimentation animale. On proposait même des feuilles de betteraves pour les enfants et des épinards! Le plus triste était que certains commerçants chrétiens profitaient avec les autres de la situation pour vendre au prix fort ces denrées de misère.

Nous avons essayé de rester justes et équitables dans les prix que nous pratiquions, quand nous avions quelque chose à vendre, ce qui n'était pas toujours le cas. Un jour, nous avons vu une femme nous proposer les chaussures que son enfant avait aux pieds, en échange de quelque nourriture. Nous avons refusé, mais ce type de troc s'est pratiqué dans le village voisin, contre quelques pommes de terre. Le dénuement était presque général. Cela me

mieux réaliser ce que pouvaient être les temps de famine qui nous sont décrits dans la Bible.

Nous ne nous déplaçons guère, sauf pour aller au culte à Toul. Nous partions sur des vélos garnis de mauvais pneus qu'il fallait toujours rafistoler; si bien que j'avais toujours sur moi de quoi réparer les chambres à air ainsi que des aiguilles et du fil pour coudre les pneus.

Nos rapports avec l'armée d'occupation étaient réduits au minimum, juste ce qui était nécessaire pour rester en relation avec la famille habitant en territoire annexé et échanger du courrier avec elle.

Un de nos contacts, sans doute le plus positif, fut la rencontre d'un soldat chrétien. Je ne sais plus comment on en vint là, mais un soldat allemand nous déclara être un enfant de Dieu et désirer assister à un de nos cultes. Pendant le culte, il me demanda de bien vouloir lui traduire ce qui se disait. A la fin, il rendit son témoignage. C'était vraiment touchant de l'entendre; il nous dit toute sa joie d'appartenir à Jésus-Christ et de se trouver parmi des chrétiens. Il s'était converti à l'âge de dix-sept ans et son seul regret était de ne pas l'avoir fait plus tôt. Il exhorta chacun à suivre le Seigneur fidèlement quoi qu'il arrive.

Ce fut pour nous un encouragement, mais notre joie restait néanmoins mêlée d'une certaine crainte. En effet, ce genre d'événement pouvait nous faire classer comme collaborateurs par la Résistance qui était cachée un peu partout dans la région. Si cette Résistance existait, il y avait aussi des collaborateurs qui trahissaient la confiance des gens pour les dénoncer à l'armée allemande. Entre les deux, il était souvent bien difficile d'avoir la juste position. Nous-

mêmes étions considérés avec une certaine méfiance car des officiers allemands venaient chasser le sanglier chez nous et puis, nous parlions allemand...

Un mois environ avant la libération, la Résistance dont certains éléments semblaient plus pressés de rançonner la population que de mener des opérations intelligentes contre l'ennemi, arriva dans le village et rafla tout ce qu'il était possible de ramasser. Tout y passa: poules, canards, oies, lapins. Ils furent chargés sur un chariot attelé et on y ajouta même des couvertures et des habits. Il ne nous restait plus qu'un jeune cochon que nous ne pensions tuer que dans quelques semaines, car il était vraiment trop petit. C'est eux leurs pour cela qu'on l'avait laissé. Devant le chariot, ma femme dit: «Tant pis, on le tuera lundi. Il va bien manger!»

Le dimanche après-midi, j'allai voir un voisin qui habitait un peu plus bas dans la vallée. En remontant, mon fils Gilbert me montra quelque chose d'inhabituel vers la mare qui est sous la maison. C'était un sanglier qui était couché dans le pré. Sans me poser plus de questions ni chercher à comprendre, je courus à la ferme prendre une masse et un couteau. De retour au pré, m'approchai doucement de lui par derrière et, d'un coup bien appliqué je l'assommaï. Tout de suite je le saignai et le castrai. En fait, ce sanglier avait le groin cassé par une balle, il ne pouvait plus se nourrir, mais seulement boire. Il était descendu vers la mare dans ce but, mais il semble que les forces lui aient manqué. Il était resté dans le pré pour récupérer avant de boire encore, puis de repartir.

C'était vraiment un miracle de Dieu que cet animal mal qui nous tombait pratiquement du ciel,

que la situation nous paraissait si sombre. Mais il y avait en quelque sorte un autre miracle! En effet, le village qui était près de la ferme produisait beaucoup de mirabelles et, comme c'était la saison de la cueillette, beaucoup de gens passaient devant la ferme pour se rendre dans les vergers, où ils pouvaient s'en procurer. Mais entre le moment où nous avons vu le sanglier dans le pré et le moment où nous avons pu l'emporter mort, il s'était bien écoulé une demi-heure; absolument personne n'était passé. Il est évident que si quelqu'un, passant par là l'avait vu, il l'aurait emporté sans rien demander à personne, tant il est vrai qu'en ces temps de disette, l'homme est un loup pour l'homme...

LA LIBERATION

Nous avons été libérés, si ma mémoire est bonne, le 17 août 1945. Quelques jours auparavant, une colonne de chars allemands était déjà passée, se dirigeant vers l'est. Les soldats allemands se repliaient plus ou moins en désordre, réquisitionnant d'office tous les chevaux qu'ils pouvaient trouver dans les fermes. J'avais caché les nôtres dans la forêt, si bien que nous avons pu les garder. La Résistance profita de ces circonstances favorables pour tenter quelques actions et tira sur la colonne de chars, alors qu'elle commençait de sortir du village. Le seul résultat de ce combat d'éclat fut que les Allemands firent donner le feu sur quelques maisons, puis entreprirent de mettre le feu au village en enflammant une maison sur laquelle ils se tenaient. Par chance, l'ordre leur fut donné par radio de poursuivre leur route au plus vite, si bien qu'ils ne purent achever ce qu'ils avaient commencé et que le feu ne put être maîtrisé avant que les ravages n'aient été très importants. L'après-midi vers quinze heures, les premières jeeps américaines arrivaient.

La guerre continuait plus loin, mais pour nous les temps des privations se terminait et on pouvait facilement se procurer toutes ces denrées, qui nous avaient si longtemps manqué: chocolat, sucre, etc... En dehors des lois qui étaient très rigoureuses, le marché connaissait un nouvel essor, principalement alimenté par des produits volés à l'armée américaine, le plus souvent par les soldats eux-mêmes! Le trafic d'esclaves était particulièrement prospère et se faisait à grande

de échelle par camions entiers. Il nous semblait que les militaires noirs étaient particulièrement dénués de scrupules. Nous les avons souvent vus arriver au village avec un jerrycan d'essence qu'ils échangeaient chez l'habitant contre un litre d'eau de vie de mirabelles. Le dit litre était d'ailleurs bu séance tenante à la régälade; ils n'étaient en général que deux ou trois. Puis, ils rendaient poliment la bouteille vide et repartaient satisfaits! Cela choquait évidemment les indigènes qui estimaient que ces barbares, tout comme les Allemands, étaient incapables d'apprécier et de déguster une bonne liqueur comme sauraient le faire des Français! !

Quelque temps plus tard, nous avons pu aller à Boulay, chez ma belle-famille, pour savoir ce qu'elle était devenue. La guerre n'avait pas eu de conséquences particulières, mais la maison était en deuil car le frère de ma femme avait été rappelé dans la gloire à la suite d'un accident de baignade.

L'APRES-GUERRE

Durant cette période et pendant assez longtemps du fait de notre situation, nous avons été amenés à exercer un ministère d'accueil un peu particulier. En effet, notre ferme perdue dans les bois se prêtait bien pour recevoir des gens qu'il était difficile de trouver ailleurs. Et puis, cela nous apportait un peu d'argent, ce qui n'était pas négligeable car les enfants étaient encore jeunes.

Ce furent d'abord des jeunes Algériens que nous avons envoyés à la Mission Rolland. Cette mission, qui avait travaillé jusqu'à ces derniers temps en Algérie, avait pour but, entre autres, le but de recueillir les enfants orphelins. Ils étaient placés pour un temps plus ou moins long au Vigan, dans une maison de la Mission, mais à mesure qu'ils grandissaient, se posait le problème de la formation professionnelle et de leur intégration dans la société. Ce fut donc au titre de solution d'attente que plusieurs d'entre eux firent un séjour chez nous, séjour qui se prolongeait parfois, jusqu'à ce qu'un d'eux resta cinq ans. Ils s'initiaient par la même occasion aux joies du travail manuel! C'était le plus souvent nouveau pour eux qui avaient toujours travaillé dans des institutions et cela ne se passait parfois sans peine... Il leur fallait redécouvrir « l'honneur du travail manuel » comme le disait un psychiatre qui suivait certains d'entre eux, car il pensait que, pour beaucoup, ils l'avaient perdu. Il me semble que cette maladie s'est quelque peu étendue parmi nos compatriotes ces dernières décennies... Tout ceci s'arrê-

fonctionner à l'indépendance de l'Algérie.

Un de nos amis mennonites, Joseph Muller (*), était aumônier à la prison d'Ecrouves, près de Toul. Il nous avait parlé du problème de ces prisonniers qui, malgré leur bonne volonté, n'arrivaient pas à se reclasser, et retombaient inexorablement dans le milieu qui les avait menés là. Il nous demanda souvent d'en prendre chez nous.

Nous étions également servis par une situation géographique un peu particulière: une partie de la ferme, notamment un bâtiment situé un peu à l'écart, une ancienne chapelle, était située dans la Meuse, alors que le reste était dans la Meurthe-et-Moselle. Comme la plupart de ces prisonniers étaient gratifiés, à leur sortie, d'une interdiction de séjour concernant au moins le département où la peine avait été prononcée, cela nous permettait de les garder chez nous tout en restant dans la légalité.

Ils restaient au maximum un mois, afin que nous puissions leur donner un certificat de travail en règle, puis nous essayions de leur trouver un emploi plus durable. Cependant, peu d'entre eux montraient suffisamment de persévérance pour arriver à se relever vraiment et le message du salut que nous leur apportions ne trouvait guère d'écho.

En 1951, notre sixième et dernier garçon naquit. Cela me donnait droit à une réduction de 75 % sur tous les voyages et j'en profitai pour aller en Algérie visiter la Mission Rolland avec laquelle j'avais des

(*) Né en 1889- † en 1984, Joseph Muller fut responsable de l'Assemblée de Toul et militant de la Croix-Bleue.

rapports depuis assez longtemps. En janvier 1937, j'ai pris le bateau à Marseille sur une mer qui s'avérait rapidement assez mauvaise.

Ne sachant que faire pour prévenir le mal de mer, je commençai par rester bien allongé sur ma couchette, puis voyant que mon estomac semblait supporter ce traitement quelque peu inhabituel, j'ai décidé de monter sur le pont. C'était un spectacle magnifique de voir la mer démontée, avec ces énormes vagues qui se précipitaient avec une violence inouïe contre la coque du bateau. Elles semblaient avoir alors la dureté de la pierre. Ou bien, si la vague arrivait de face, elle heurtait la proue du bateau et se cabrait comme un jeune poulain. C'était féérique.

Nous étions partis de Marseille vers midi et nous sommes arrivés à Alger vers sept heures le lendemain matin, Alger que l'on a surnommée «La Blanche» car elle paraît effectivement éclatante de blanc quand on la voit de loin au petit matin.

Le missionnaire Rolland m'attendait au port et me fit visiter tout de suite la ville et, notamment la Casba. Elle se trouve au centre de la ville. C'est un quartier particulièrement pittoresque où tous les quartiers se trouvent représentés. Toutes les rues sont en pente et bien souvent ce ne sont que des escaliers. Il est impossible d'y faire rouler une quelconque charrette et les transports se font en totalité à dos de bourricot. Ce petit animal placide et souvent méprisé semble en effet avoir des aptitudes particulières pour monter les escaliers aussi bien que les hommes!

De là, nous sommes partis pour Tizi-Ouzou, à l'écart de la Mission. Nous avons pris le train, car la voiture de service avait eu un accident peu de temps auparavant.

vant. Je pus faire la connaissance du personnel et des enfants recueillis là, une quarantaine environ. J'apportai le message au culte le dimanche suivant et, le lendemain, je pris le train pour Oran.

En effet, il y avait là un missionnaire originaire de l'Assemblée mennonite de Montbéliard dont je connaissais très bien la famille, Paul Widmer. Le voyage fut très beau. Le train traversait la plaine de la Mitidja, qui en ce mois de janvier, semblait être un véritable jardin. Je pus admirer en passant le système d'irrigation qui collectait en saison pluvieuse les eaux, afin de les stocker dans d'immenses réservoirs. Cette eau était ultérieurement redistribuée durant la sécheresse.

A Oran, outre Paul Widmer, je pus visiter plusieurs amis chrétiens. A chaque fois, on me demandait d'apporter un message et c'était toujours pour moi un réel plaisir de le faire. Je vis notamment une veuve dont le fils souffrait d'une sorte de maladie nerveuse qui lui faisait toujours secouer violemment la tête; affection évidemment très invalidante. Le docteur semblait penser qu'un séjour prolongé dans une ferme en France pourrait certainement apporter une amélioration, si bien qu'elle me demanda si nous accepterions de le prendre quelque temps chez nous. Il y resta en fait plusieurs années, au cours desquelles son état s'améliora notablement, au point qu'il était méconnaissable! Il alla plus tard travailler chez des amis dans le pays de Gex, puis se maria et trouva un emploi à Nice, où il vit actuellement avec sa famille.

De retour en France, je visitai au passage un vieil ami que j'avais connu longtemps auparavant lorsque, scout, il venait à la Mèche pour divers services. Il s'était converti à la suite de nos contacts et désirait

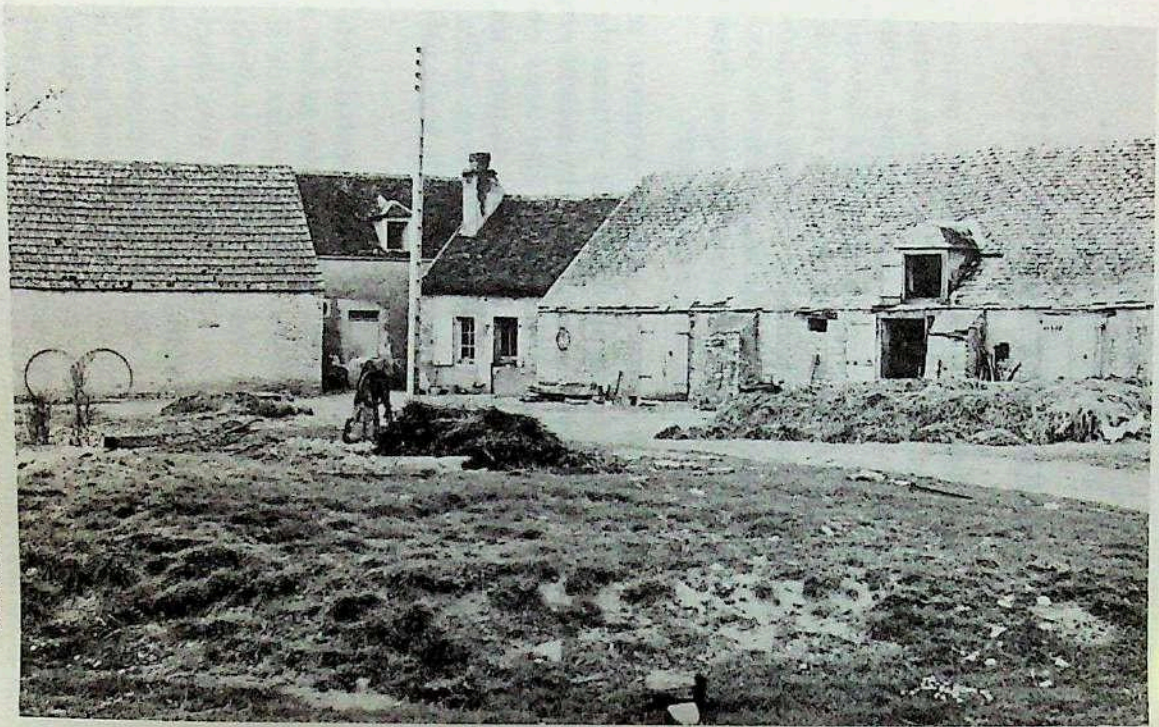
depuis longtemps nous accueillir dans son foyer
pus aussi à cette occasion faire la connaissance
Pasteur Chollet.

CHANGEMENT D'EXPLOITATION

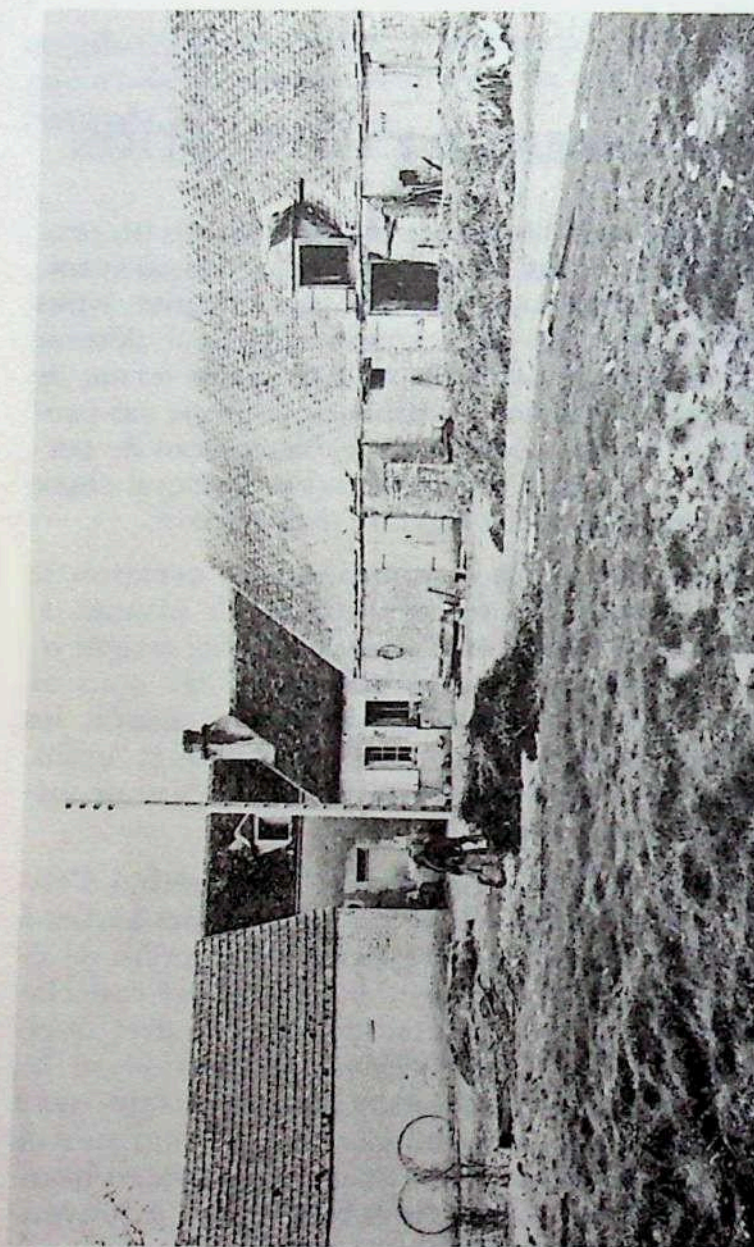
Peu après mon retour, se posa à nouveau un problème auquel nous avions déjà pensé auparavant, mais qui revenait avec toujours plus d'acuité. Nous avions six fils. Les aînés commençaient à devenir grands et il nous semblait que la petite ferme de Saint-Fiacre, dont nous n'étions de surcroît pas propriétaires, ne nous offrait pas suffisamment de perspectives d'avenir. Il fallait chercher quelque chose de plus sérieux, et cette fois être propriétaire!

A force de chercher, une première occasion se présenta. C'était une ferme située sur le plateau de Langres, vers Auberive. Toutes les terres étaient en côte, mais cela ne nous gênait guère car nous en avions l'habitude. Il y avait une bonne source, les bâtiments étaient en bon état, bien conçus et, enfin, il y avait une forêt de sapins qui devait à elle seule suffire à payer la ferme.

L'affaire me parut bonne et je me dépêchai d'envoyer au notaire un chèque du montant des arrhes à verser. Mais quand nous avons été sur le point de signer les actes, le notaire sembla très ennuyé et déclara qu'en fait, le marché était déjà conclu avec quelqu'un d'autre... Il est évident qu'ayant versé les arrhes, j'avais tous les droits et j'aurais certainement pu faire appel à un autre notaire pour obtenir gain de cause, mais je ne me sentais pas suffisamment homme d'affaires pour faire cela et finalement, je me retirai. Dieu avait autre chose en vue pour nous.



LA FERME « LA CROIX GALOTTE » A VERMENTON
AU MOMENT DE L'ACHAT PAR ALBERT KLOPFENSTEIN



LA FERME « LA CROIX GALOTTE » A VERMENTON
AU MOMENT DE L'ACHAT PAR ALBERT KLOPPFENSTEIN

Des amis du Luxembourg qui avaient eux aussi envie d'émigrer, m'emmenèrent dans l'Yonne et là une nouvelle occasion se présenta. Cela nous éloignait terriblement de nos familles et de notre milieu, ce qui aurait presque suffi à nous faire reculer. Mais, alors que j'étais dans le train entre Paris et Vermenton — c'était une des toutes premières fois sinon la première que j'allais là-bas pour examiner l'affaire — je pris ma Bible et tombai sur cette parole : « C'est par la foi qu'Abraham, lors de sa vocation, obéit et partit pour un lieu qu'il devait recevoir en héritage et qu'il partit sans savoir où il allait ».

Il me sembla que cette parole nous concernait directement et m'encourageait à aller de l'avant dans cette direction. Je sentais — et ma compagne eut la même impression — que c'était là où nous ne voulions pas aller, parce que c'était trop loin, que nous irions; car c'était le chemin de Dieu. Et finalement, c'est bien là que nous sommes allés en 1954! Le terrain était plat, l'électricité était pratiquement sur place, la superficie, 80 ha, était suffisante, mais tout restait à faire dans cette ferme. Elle n'avait pas été cultivée depuis plusieurs années; la plupart des terres étaient en friches; l'habitat et les bâtiments d'exploitation étaient trop petits et vétustes. Le tableau était si peu encourageant qu'un de nos amis qui nous visita peu après notre installation raconta plus tard qu'il lui avait semblé voir les pionniers mennonites qui avaient valorisé le désert du Chaco en Argentine!

Mais finalement, cela rendait son prix très abordable et agrémenté de nombreuses facilités de paiement et puis, les bras ne manquaient pas! Les bâtiments furent transformés, les terres progressivement remises en culture et la ferme remise complètement

en valeur. J'ai toujours eu, pour ma part, la conviction que cette réussite — même si elle nous coûta des années durant, labeurs et privations — fut une œuvre de Dieu. Et combien était précieuse cette impression profonde, que je n'ai jamais eue ailleurs à un autre degré, d'être là où Dieu nous voulait.

Sur le plan spirituel, la région où nous nous installions était particulièrement défavorisée. Tout le Centre de la France est en quelque sorte un désert à ce sujet. Il y avait, proche de la préfecture voisine, une petite assemblée de frères nazaréens et bien qu'elle fût à une trentaine de kilomètres de chez nous, nous avons essayé de nous y intégrer autant que possible.

J'eus aussi l'occasion de participer à quelques actions d'évangélisation qui étaient entreprises, notamment un stand biblique qui se tenait de fois en fois à Auxerre. J'en devins même plus tard le seul responsable. C'était souvent une expérience assez douloureuse que d'être confronté concrètement à l'indifférence des gens, qui en abordant le stand faisaient un écart et le contournaient à bonne distance. Néanmoins, il y eut aussi de bons moments, qu'à certains, plus ouverts, s'approchaient et recevaient avec joie le message de l'Évangile.

Un frère, qui venait souvent m'aider, me dit un jour, découragé: «Je regarde peut-être trop par terre, mais il y a de quoi tout abandonner quand on voit le nombre de brochures que les gens ont jetées sans même les lire...» C'est vrai, lui répondis-je, mais je préfère regarder celles qui sont mises dans les poches en me disant que celles-là risquent fort d'être lues. Cela me réjouit! D'ailleurs, comme le disait aussi qu'un, il faut bien que les balayeurs aient de la l

re! Heureusement Dieu nous donne parfois des encouragements!

Dans la région où nous habitons, il y a de nombreux vergers de cerisiers, et c'est chez les Gitans — qui viennent là comme travailleurs saisonniers pour la cueillette — que j'expérimentai de manière particulière la présence de Dieu et l'action de Son Esprit.

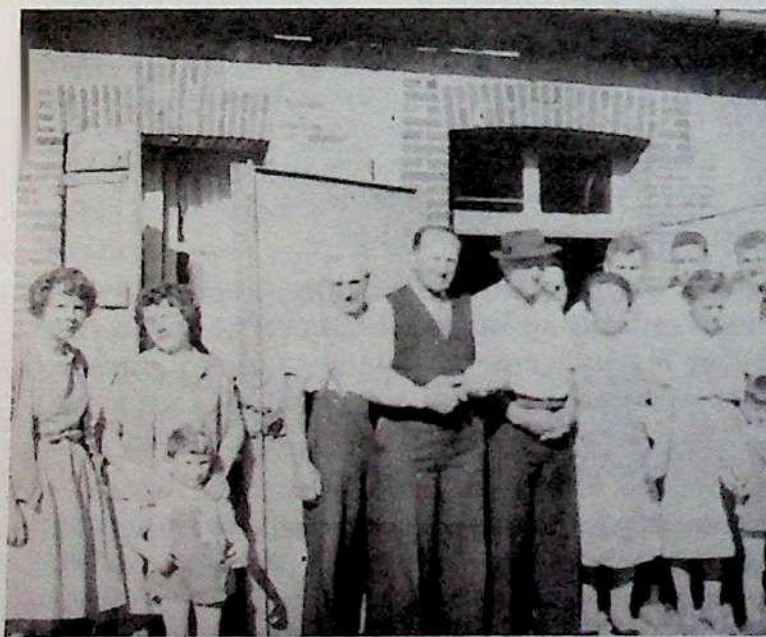
Parmi ces Gitans, ceux qui étaient évangéliques avaient l'habitude de profiter de ce grand rassemblement pour annoncer la Bonne Nouvelle à leurs frères dans des soirées d'évangélisation qui se faisaient sous tente. Beaucoup de personnes entraient là par curiosité ou parce qu'elles étaient attirées par les chants. Elles ne seraient, certes, pas entrées dans une salle de réunion plus conventionnelle.

Un soir, alors que nous nous rendions à la réunion, une mauvaise nouvelle nous attendait. Il avait plu toute la journée et la tente s'était finalement effondrée. Mais un des responsables nous dit: «Ça ne fait rien, frère. Entrez quand même dans la caravane, on va passer un moment ensemble! »

Il fallut d'abord, pour avoir un peu de place, mettre les neuf enfants au lit et rien que ce spectacle valait presque le déplacement! Quatre se mirent dans le lit; quatre autres s'enfilèrent sous le lit où l'on avait glissé des édredons; quant au dernier, après avoir pris le sein, il se retrouva dans un panier!

Nous avons parlé de choses spirituelles et aussi des connaissances communes que nous pouvions avoir, surtout parmi les serviteurs de Dieu; puis j'ai proposé de lire un texte biblique. L'accord fut enthousiaste et on commença par des chants. Violons et guitares sur-

girent de part et d'autre et tous les choeurs le connus y passèrent. Beaucoup de gens accourus s'entassant dans la caravane et tout autour s'écoulaient, lorsque je voulus commencer à parler, une table foule était là à m'écouter. Le message j'avais sur le cœur me fut presque arraché de la che, tant l'attention de l'auditoire était grande. n'avais jamais fait une telle expérience!



L'ASSEMBLEE MENNONITE DES DISSEMINES DE L'YONNE (v)

NOUVELLES EPREUVES

Mais l'ennemi ne restait pas inactif. Alors que tout semblait aller bien, nous avions, ma compagne et moi, sans nous être concertés, l'impression qu'une grosse épreuve nous attendait, qui servirait aussi de témoignage à tous ceux qui nous entouraient.

J'avais été frappé de voir que l'indifférence spirituelle des gens se manifestait particulièrement au cours des enterrements. La moitié d'entre eux se faisaient enterrer civilement et c'était le garde-champêtre qui marchait devant le cercueil! Si le défunt avait un rang social un peu important, quelqu'un faisait un petit discours, sinon, il n'y avait rien de plus que ce qu'on aurait fait pour un animal, ou presque. Quelques violettes artificielles étaient finalement distribuées et jetées sur le cercueil...

La ferme n'avait pas l'eau courante et possédait une citerne alimentée par l'eau de pluie qui était souvent rare en été. Quand la citerne était vide, il fallait chercher de l'eau à 3 km, à Vermenton, avec une tonne à eau que nous empruntions à un voisin. Cela nous prenait évidemment beaucoup de temps et ce système relativement compliqué ne nous satisfaisait guère. Il existait bien un puits que nous avons fait creuser peu après notre arrivée, mais son débit était faible. L'eau fournie suffisait tout juste à la boisson et à la cuisine.

En été 1959, la sécheresse avait été particulièrement importante et nous décidâmes d'approfondir ce

puits pour en augmenter le débit et, qui sait, être résoudre définitivement ce problème de qui nous pesait tant. Trois mines furent installées après avoir attendu un certain temps après l'assurance que les gaz de combustion se soient épuisés. Notre troisième fils, Eric, se fit descendre dans le puits pour voir le résultat, sans s'attacher, ce qui c'était son habitude. Arrivé en bas, il fut surpris par la persistance des gaz et, cédant à un moment de faiblesse, demanda qu'on le remonte immédiatement. Malheureusement, alors qu'il était déjà à moitié remonté, il fut pris d'un malaise et lâchant tout, redescendit au fond. Quand les pompiers, venus spécialement d'Auxerre, l'eurent retiré, c'était fini, il avait perdu son Seigneur. Inutile de dire que, bien que nous ne soyons sentis prévenus, ce fut un coup très dur pour nous. L'ancien de l'église des Nazaréens que nous consultâmes, Hans Isenschmid, nous dit en nous rassurant: «Je ne sais pas quoi vous dire devant un tel événement, sinon que Dieu ne se trompe pas, Il sait ce qu'Il veut et Il le fait bien».

Il y eut foule au service d'ensevelissement. Toute la ville, ou presque, se trouvait là. C'est Pierre Schermer, ancien de l'assemblée mennonite de Mülhausen, qui donna le message et ce fut une magnifique occasion d'annoncer l'Évangile à des gens qui n'avaient sans doute jamais entendu de manière explicite. L'éternité nous révélera quels en ont été les fruits, car il faut que le grain de blé tombe en terre et meure pour pouvoir porter du fruit.

Cependant, l'ennemi ne désarmait pas et quelques jours après m'attaqua dans ma vie spirituelle. Un jour, sans comprendre pourquoi ni comment, la paix, ma joie, tout mon entrain disparurent. C

tuation me fut rapidement intolérable et, un soir, lorsque tout le monde fut couché, je décidai de mettre les choses au clair.

Je me mis donc à genoux et priai: «Seigneur, qu'y a-t-il donc dans ma vie qui ne va plus? Pourquoi ma communion avec Toi est-elle ainsi coupée? Eclaire-moi...»

Sa réponse ne se fit pas attendre. En ouvrant ma Bible au hasard, je tombai sur ce texte de Job: «J'ai serré par devers moi les paroles de sa bouche plus que les propos de mon propre cœur» (Job 23/12, version Darby).

La lumière se fit en moi et je me souvins avoir pensé quelque temps auparavant: «Tout ce que dit la Bible, est-ce bien vrai? Finalement, ce n'est peut-être pas très important.»

J'avais laissé entrer le doute dans mon cœur et ma communion avec Dieu avait été coupée. C'était bien toujours la même arme que Satan avait déjà utilisée dans le jardin d'Eden: «Dieu a-t-il réellement dit?»

Cette parole de Job m'éclaira sur ma situation: J'avais écouté la voix de mon cœur, plutôt que la Parole de Dieu qui m'affirmait que Dieu est toujours vivant. Je me repentis devant Dieu et lui demandai pardon d'avoir laissé le doute pénétrer dans mon cœur. Avec son pardon, le Seigneur me rendit sa joie et sa paix. Gloire à son Nom!

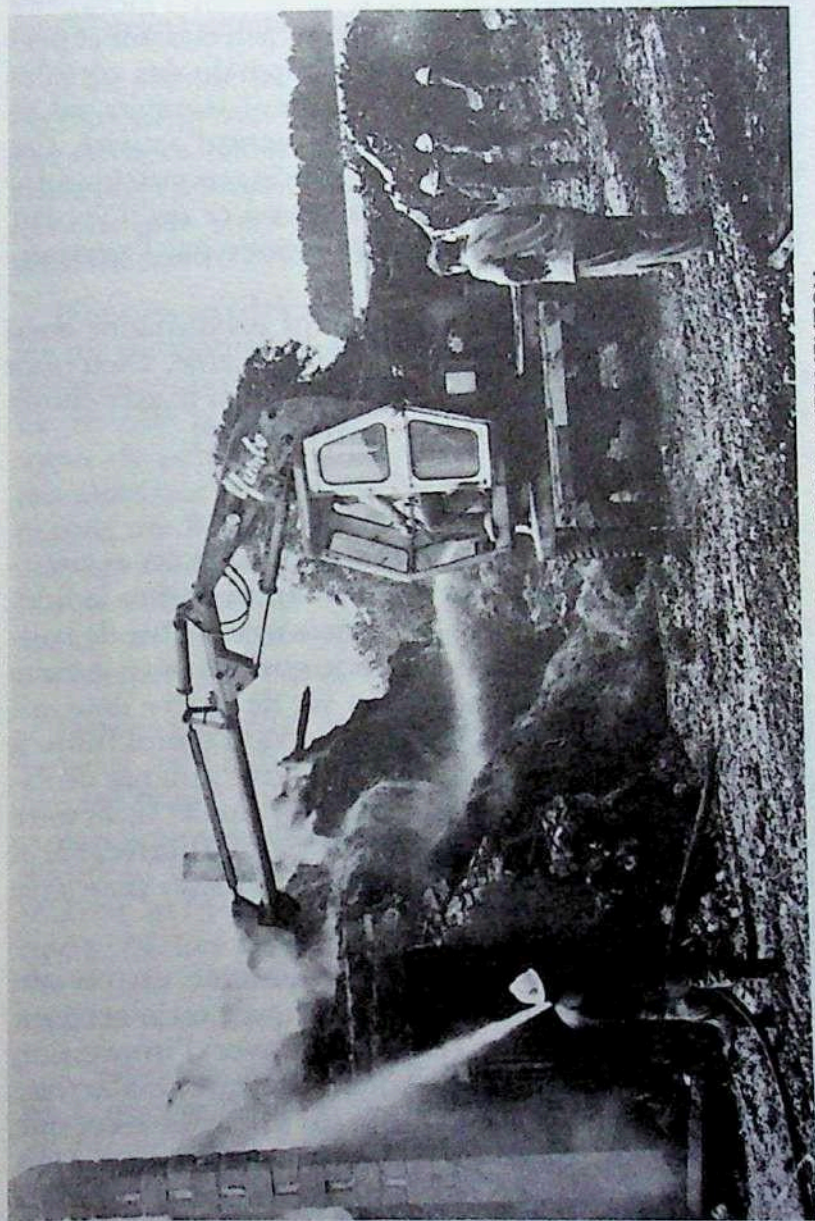
Plus tard, je repensai à certains versets qui parlent du cœur de l'homme, notamment celui où Jésus dit que tout ce qui sort du cœur n'est pas bon (Marc 7/21), et puis aussi, comme une sorte de réponse, à ce passage de l'apôtre Jean qui déclare: «Si notre cœur

nous condamne, Dieu est plus grand que cœur! » (I Jean 3/20).

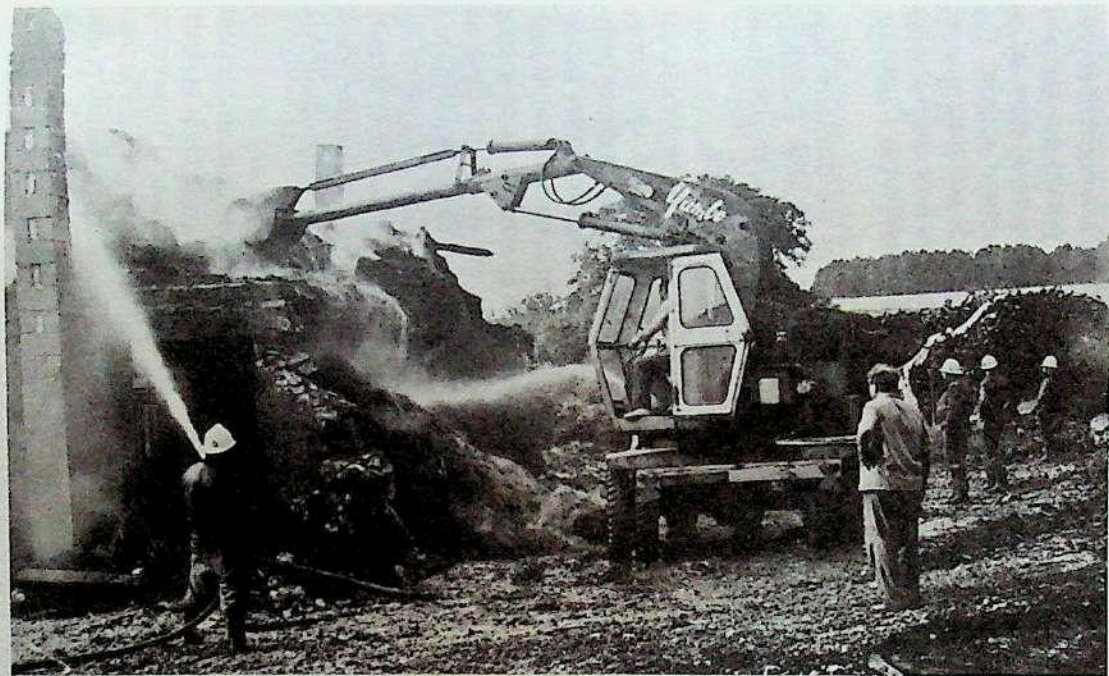
Des années passèrent et c'est par le bel été de l'été 1973 qu'un nouvel événement changea le cours de la vie à la ferme. L'été se terminait. La moisson était finie et nous étions en train de rentrer de la ferme, quand le feu se déclara brutalement dans les bûches de paille qui jonchaient le sol sous l'élévateur des bœufs. Il gagna rapidement tout le bâtiment d'exploitation, avant que nous n'ayons pu faire quoi que ce soit. Il est probable qu'une étincelle était tombée sur le moteur électrique qui entraînait l'élévateur. La proximité de la paille bien sèche fit le reste.

Les pompiers arrivèrent rapidement mais, à cause de la masse de paille et de foin qui était entreposée dans les greniers, il n'était évidemment pas question d'éteindre le feu. On pouvait facilement imaginer que ce combustible bien sec et bien tassé mettrait sans doute des jours à se consumer, continuant à menacer la maison d'habitation attenante. Ils décidèrent donc de faire venir un bulldozer qui renversa le bâtiment, plutôt ce qu'il en restait et fit place nette en enterrant tout dans la prairie qui était à côté. En quelques heures, tout fut nettoyé. De ce grand bâtiment de réfection nous avait coûté tant de peine, car nous l'avions reconstruit, il ne restait plus que quelques débris fumants.

Cependant, cet événement qui aurait pu être une véritable catastrophe, eut en fait des conséquences positives. Nous avons pratiqué jusque-là une agriculture avec un élevage de vaches, dont la rentabilité était relativement faible comparée aux cultures qu'il entraînait, en particulier la traite obligatoire tous les jours, matin et soir. Mon fils, qui reprit



INCENDIE DU BATIMENT PRINCIPAL DE I A FERME A VERMENTON



INCENDIE DU BATIMENT PRINCIPAL DE LA FERME A VERMENTON

ferme, envisageait une reconversion dans l'élevage de porcelets, qui est beaucoup moins astreignant et permettrait d'utiliser sur place une partie des céréales produites par la ferme. Mais les bâtiments existants ne prêtaient guère à un tel changement d'activité. Un incendie qui les détruisit, permit de reconstruire des installations parfaitement adaptées à ce qu'il fallait faire, avec l'aide de l'indemnité versée par l'assurance.

Il me semble que, même dans un domaine agricole, terre à terre que la conduite d'une ferme, Dieu dirige et l'avenir a montré que là aussi toutes les choses concourent au bien de ceux qui l'aiment.

* * *

Tout différent est le domaine de la santé et de la vie. Tant j'eus, là aussi, l'occasion d'expérimenter la bonté de Dieu. Il arriva qu'une envie irrésistible de voyager me prenait au moment où je voulais faire la paix avec ma famille. Parallèlement, ma vie de prière devenait pauvre et stérile. Cela dura un certain temps jusqu'à ce que je comprenne que c'était là une attaque de Satan. Je le chassai donc au nom de Jésus et la victoire fut totale. Elle ne fut cependant pas définitive. Il me fallut encore lutter à plusieurs reprises pour être délivré.

Je me souviens aussi que, pendant un certain temps, je me réveillais parfois la nuit en n'arrivant plus à reprendre ma respiration avec l'impression que j'allais mourir. La première fois que cela arriva, je priai en disant à Dieu que je lui appartenais et que j'étais prêt à le rejoindre si telle était sa volonté. Je ne voulais pas que Satan ait la moindre prise sur mon corps et sur mon cœur. Tout passa immédiatement.

ment et les quelques fois où cela se reproduisit, la même prière entraîna une délivrance complète.

Il me semble trop souvent que nous ne voyons pas derrière de petites épreuves de ce genre, Satan qui essaie de nous décontenancer et de nous faire perdre notre joie en Jésus. Si nous en avons conscience, nous aurions plus souvent recours à Jésus qui est Tout-puissant contre l'ennemi.

D'autres expériences qui n'étaient pas des épreuves me témoignaient aussi de la fidélité de Dieu. Parmi beaucoup d'autres, je pense aux occasions où je me réveille la nuit, parfaitement lucide avec toutes sortes de pensées qui bouillonnent dans ma tête. Je sais alors que le Seigneur veut me parler. Je me lève, prends ma Bible et médite pendant quelque temps, une demi-heure ou une heure; le temps passe si vite! Je suis très souvent richement béni par ce que le Seigneur me dit; puis je retourne me coucher l'esprit parfaitement en repos et je me rendors paisiblement.

Depuis plusieurs années, j'avais des problèmes de prostate, et il fallut finalement opérer. Cette perspective me faisait très peur, d'autant plus que je n'avais jamais vraiment été malade. Quand je fus sur le point d'aller à l'hôpital, le Seigneur me donna les versets de Jérémie 31/3-4, et un frère m'envoya celui de Jérémie 33/6. Les deux passages contiennent la même idée: «Je te guérirai et tu seras guéri, je te rétablirai et tu seras rétabli.»

C'est donc sans appréhension que je fus hospitalisé. L'intervention se passa bien et il n'y eut aucun problème jusqu'au moment où la sonde par laquelle s'écoulaient les urines fut enlevée. Il me fallut donc uriner à nouveau par la voie naturelle. Ce fut un mo-

ment très désagréable, car j'étais complètement continent, et vivre dans un lit mouillé en permanence est particulièrement démoralisant. Les jours passaient sans qu'il y ait grand progrès, quand ce furent les versets me revinrent à la mémoire. Alors, je me souvins : «Le Seigneur a dit que je guérirais, donc il est possible. Et ainsi.» Et depuis ce moment-là, mon état s'améliora progressivement jusqu'à la guérison complète.

Avec l'âge, vint la retraite. En 1974 notre quatrième fils, Henri-Paul, et son épouse Ida avaient repris la ferme et pouvaient faire seuls le travail; il me fallait donc trouver une occupation, et j'en voulais spirituelle. Il y avait peut-être une possibilité d'ouvrir un poste d'évangélisation dans une ville à une cinquantaine de kilomètres, mais j'étais détourné à tel point que j'en abandonnai la possibilité. Par la suite, je m'en repentis, car la porte était définitivement fermée pour moi. J'en déduisis que si Dieu parle, il y a un temps pour l'obéissance, et que la chose échappe. La voix que j'ai écoutée était la voix de Dieu. Je suis convaincu aujourd'hui, inspirée par le Seigneur, bien qu'elle fût celle d'un serviteur de Dieu.

Un jour que je passais dans une famille assaillie, j'ai remarqué combien le ministère d'un évangéliste itinérant manquait. Le frère André Gosselin avait assuré ce service pendant longtemps et depuis quelques années et n'avait pas été remplacé. J'y vis un chemin ouvert pour moi. Je me mis à visiter toutes les familles isolées. Je m'absentais une fois une semaine et parcourais de 800 à 1200 km. La joie d'être un messenger de bonne nouvelle était beaucoup, était une compensation de mes fatigues, car j'ai trouvé bien des âmes qui aspiraient à la Parole de Dieu. J'ai pu ainsi visiter

fois chaque année toutes les familles isolées des assemblées mennonites.

Les années continuaient à passer. Sur la fin d'un été, je me mis à marcher de plus en plus mal et la radio révéla qu'il fallait m'opérer de la hanche. Cette opération, comme la précédente s'est très bien passée par la grâce de Dieu. Le temps de convalescence fut très dur: marches, séances de kinésithérapie se succédèrent pendant deux longs mois. C'était une leçon de patience parfois difficile à supporter, mais le Seigneur a voulu me donner une épreuve plus grande encore.

Un matin, je me suis effondré à la maison, sans perdre pourtant connaissance mais j'étais dans l'impossibilité de bouger. Le docteur me fit hospitaliser et je suis resté 25 jours allongé. La crise passée, je me remantai facilement et après bien des recherches, les médecins ont trouvé que j'avais eu une embolie pulmonaire. Cela a ébranlé mon organisme et je crois que je ne serai plus comme je fus. Il fallait apprendre à vieillir. J'espérais reprendre mes tournées de visites tant que le Seigneur m'en donnerait la possibilité, car il y a tant d'âmes encore qui s'engagent sur le chemin de l'enfer et qu'il faut avertir. Pendant ce temps de repos forcé, le Seigneur m'a fait remarquer que mon message n'était pas encore assez catégorique, et qu'il fallait insister encore davantage sur le fait que seule la foi en Jésus-Christ crucifié peut nous conduire au parfait repos, à la paix, et à la joie, déjà ici-bas et jusque dans l'éternité. J'étais convaincu que si l'on ne fait pas confiance à Jésus, on fait Dieu et Sa Parole menteurs (1 Jean 1/10).

A la fin de l'été suivant, ma chère épouse sentit

une grosseur au sein et les médecins décidèrent de lever le sein atteint, mais les traitements qu'elle subit l'épuisèrent et elle partit auprès de son veur. Ce fut un départ très doux. Deux jours après sa mort, elle m'a dit qu'elle était remplie d'une paix qu'elle n'avait pas encore connue, une paix incommensurable, une paix divine. «Maintenant, me dit-elle, ne pense à mon enterrement, comment veux-tu que ça déroule?»

Nous avons arrangé la chose ensemble et c'est moi qui a fourni le verset du faire-part: Apocalypse 9-10. Vers 10 heures du matin, elle a fermé les yeux et tout était fini. C'était le 24 septembre 1981.

L'enterrement eut lieu au cimetière de Verdon où il y avait foule. Beaucoup étaient là par curiosité, mais un vigoureux message d'appel à la repentance fut lancé; ce sont nos quatre fils qui l'ont prononcé. En terre, je crois que cette cérémonie, toute empreinte de sérénité, portera des fruits.

VOYAGES EN AFRIQUE

Au cours de ma vie, j'ai eu le privilège d'aller deux fois en Algérie et cinq fois au Tchad et, chaque fois, j'en ai été enrichi.

En Algérie, nous avons visité surtout la Mission Rolland à Tizi-Ouzou en pays kabyle. Nous avons vu comment on s'y occupait d'une part des enfants abandonnés, des jeunes filles, des femmes répudiées – ce qui est assez fréquent –, en leur apprenant la vannerie et le tissage de tapis, d'autre part des jeunes gens en leur enseignant la dactylographie, pour apprendre ainsi à tous à gagner leur vie honorablement. Un frère qualifié visitait les malades dans les montagnes et tout cela donnait des occasions d'annoncer le glorieux message de l'amour de Dieu. Maintenant, tout cela est arrêté par suite de l'expulsion des missionnaires, mais ce qui est réjouissant, c'est de voir les chrétiens qui se sont levés pour prendre la relève et qui ont dit aux missionnaires Rolland: «Vous partez, nous le regrettons, mais Dieu nous reste».

C'est une situation qui risque de s'étendre partout où un régime totalitaire réussit à s'infiltrer, et la Parole de Jésus est toujours actuelle: «Travaillez pendant qu'il fait jour, car la nuit vient».

Je pense qu'il est bon que je parle un peu plus en détail de ce que j'ai vu et observé pendant mes cinq voyages en Afrique noire, au Tchad et au Cameroun. Je ne détaillerai pas nos voyages, (mon épouse était avec moi) car cela pourrait être trop fastidieux. Je ne

vous parlerai que du fruit de mes observations d'un homme qui a toujours vécu au contact de la terre, et au contact du Dieu créateur, aussi sauveur.

La terre et l'eau

Si le Tchad n'est qu'une vaste plaine du nord-sud, le Cameroun nord est assez montagneux, deux pays souffrent du manque d'eau. S'il n'y a pas assez, c'est la famine qui guette la population. La terre n'est pas trop mauvaise lorsqu'il pleut suffisamment pour le mil, nourriture de base souvent utilisée pour cette population.

Au Nord du Tchad comme au Cameroun, on ne connaît pas les animaux de trait, tout est à la main, et si parfois on traite ces peuples paresseux, on a tort, car leur vie est très difficile, c'est un continuel combat. Je les ai vus travailler dur pour creuser un fossé de 40 cm de largeur et de profondeur autour de la pièce de terre qu'ils allaient ensemençer, tout simplement pour retenir la pluie sur place lorsqu'elle viendrait, afin que le mil puisse pousser plus facilement. En effet, lorsqu'il pleut, ce sont des déluges, une masse d'eau que le sol ne peut pas absorber. Les rivières et les oueds gonflent rapidement et deviennent des fleuves qui coulent avec une force terrible, mais quelques jours après, le niveau baisse déjà et assez rapidement. Dans ces régions d'Afrique, il tombe en une année normale, presque autant d'eau qu'en France, à dire 500 mm en moyenne. Mais après la saison des pluies, il y a la saison sèche où il ne tombe pas une goutte d'eau pendant 8 à 10 mois. J'ai vu des tas de mil et de riz rester des jours dehors sous une bâche, ou encore dans un grand garage des

et des moteurs démontés laissés en plein air... On est certain de retrouver le lendemain tout cela aussi sec que la veille.

Les Africains travaillent la terre à la main, avec une espèce de pioche-binette et sous un soleil de plomb, jusqu'à midi ou une heure. Vers deux heures, on a vraiment l'impression d'être dans une fournaise. C'est l'heure de la sieste jusqu'à 3 ou 4 heures, puis la nuit vient vite vers 6 heures. Les journées sont de douze heures à peu près, car plus on se rapproche de l'équateur, plus les nuits et les jours sont égaux.

Si au Tchad on fait des fosses pour retenir l'eau, dans les montagnes du Cameroun tout est cultivé en gradin. Il y a des petits murs de pierres afin que la pluie n'entraîne pas la terre, et des gradins de 20 cm à un mètre de largeur ou plus, suivant la pente de la montagne et cela jusqu'au sommet où se trouvent les villages.

On suppose que l'Islam qui a conquis tous les pays et les habitants à la pointe de l'épée, obligeait les gens à se réfugier en montagne pour ne pas être contraints à se convertir ou à mourir.

Ceux qui habitent sur le bord d'un fleuve et qui cultivent un petit lopin de terre en l'arrosant copieusement, peuvent faire pousser ce qu'ils veulent et présenter leurs légumes sur un plateau pour les vendre, spécialement aux Blancs. Ces légumes n'intéressent pas les Africains dont la nourriture principale est le mil. On en sème une espèce après la pluie et souvent la plante ne voit plus une goutte d'eau jusqu'à la récolte. Une autre espèce se sème avant la pluie et s'il pleut suffisamment, la récolte sera bonne; mais s'il ne pleut pas assez la récolte sera maigre et c'est la famine qui guette, surtout par

manque de prévoyance: en effet, s'ils ont fait une bonne récolte, ils vendront le surplus sans penser que l'année suivante pourrait être une année de disette.

J'ai vu sur la frontière du Nigéria où l'on trouve à quelques mètres de profondeur, beaucoup de puits d'où l'on tire l'eau avec une perche enroulée en spirale pour arroser copieusement des carrés de maïs ou de poireaux. Comme on peut se l'imaginer, la culture du mil donne bien du souci, car elle a deux grands ennemis. Les singes d'abord; les petits, ils se mettent en bande et s'ils entrent dans un champ de mil, les dégâts qu'ils font peuvent être comparés aux dégâts des sangliers en Europe. Je crois que les Africains ont trouvé la solution en attendant: ils les chassent pour les manger. Je n'ai vu qu'une meute, comme une meute de chiens, avec cette différence qu'ils sont vite en haut des arbres et ne font que jacasser. L'autre ennemi ce sont les petits oiseaux qui s'abattent sur les champs par nuées, lorsque le mil est presque mûr; ils ont vite fait de constituer leur moisson, au point que les enfants sont là pour les épouvanter en faisant toutes sortes de bruits; on appelle ces oiseaux mange-mil, et chacun fait tous ses efforts pour empêcher de venir. J'ai vu des gens qui avaient construit des miradors et tendu des ficelles d'un bout à l'autre du champ; ils y avaient accroché toutes sortes de gamelles. On place un enfant qui fait le guet et lorsqu'il voit ces oiseaux arriver, il tire les ficelles pour faire du bruit et il crie à tue-tête pour les effrayer. Chacun est vigilant, même les enfants, car chacun sait que si le mil est mangé, il n'y a rien à se mettre sous la dent.

Je n'ai pas vu comment on coupe le mil, mais

bat avec des bâtons plus ou moins courbes, on le met sur un tas, puis pour le vanner, on le ramasse avec une calebasse et on le laisse couler lentement depuis sa hauteur; le vent, car il y en a presque toujours, chasse la balle assez loin, le grain lourd tombe devant les pieds et le grain un peu plus léger tombe un peu plus loin. Ensuite il est engrangé dans des réservoirs en paille tressée ou en terre suivant les tribus, parfois sous le toit des huttes, ou même dans une hutte spéciale. Tout le grain sert à la communauté, mais personne n'en prend plus que sa ration, car ce serait au préjudice des autres. Le chef du village régit tout cela. La paille sert à faire des nattes bien tressées ou à confectionner la couverture des huttes. C'est une vraie vie communautaire.

Ce sont les bourricots qui assurent les transports. Ils transportent sable, bois, briques, et même l'eau dans les villes où il n'y a pas de concession d'eau. On voit parfois des troupes d'une dizaine de bourricots qui sont conduits par un seul homme comme un troupeau, toujours dociles, sans être attachés. Ces ânes qui me sont tellement sympathiques mangent très peu. Le soir, ils sont souvent en liberté et mangent un peu d'herbe sèche, et le matin, ils sont toujours prêts pour partir. S'il y en a qui veulent s'échapper la nuit, leur propriétaire les entrave.

Il faut bien de ces transporteurs faciles puisque la roue n'existe que sur les vélos et les autos. Comme il y a beaucoup d'autos accidentées, les plus astucieux en ont pris les trains arrière et en ont fait des charrettes pour assurer des petits transports, mais cela surtout en ville. Dans le sud, on attelle des bœufs au joug; comme ce sont des buffles avec une bosse sur le devant des épaules, on leur met un bois devant la bosse



CONSTRUCTION D'UN PUIIS (1977)
Gilbert Klopfenstein a consacré du temps à ce ministère de
sociale aux Tchadiens.



TRANSPORT D'EAU A DOS D'ANE

attaché un peu par dessous et en avant. Ces bœufs traînent de petites charges sur des charrettes à deux roues.

Les gens de la campagne sont à peu près tous illettrés et ne parlent qu'une langue vernaculaire. En ville, le français est un peu connu parce que les enfants vont à l'école. Cette situation est assez gênante car il faut toujours avoir un interprète.

Le problème de l'approvisionnement en eau est certainement le plus grand, sauf pour ceux qui sont près d'un fleuve. S'il y a un puits, il y a toujours trois, quatre ou même six femmes qui tirent de l'eau avec toutes sortes d'ustensiles: gamelles, pots, outres en peau de chèvre... S'il n'y a pas de puits et que le fleuve est trop loin, il y a toujours des marigots où l'eau croupit. Si la saison sèche dure trop longtemps les ruisseaux sont à sec et on va parfois très loin pour boire de l'eau. Le bétail va très loin aussi pour boire et on ne l'y conduit qu'une fois tous les deux jours. J'ai vu, un jour, un homme à genoux au bord d'un marigot à l'eau plus que douteuse, boire à sa soif! Je pense que les parasites ne devaient pas manquer dans son estomac et ses intestins; du reste il est dangereux de boire n'importe quelle eau, même celle des puits profonds, car il y a des amibes qui sont dangereuses. Les Européens ne boivent que de l'eau filtrée ou bouillie, en ville on y met du chlore comme chez nous, en Europe.

J'ai observé à Matadjéné, dans l'est du Tchad, un grand point d'eau: les troupeaux arrivent nuit et jour, bœufs, moutons, chevaux, chameaux,... Chaque troupeau attend patiemment son tour. Ce qui m'a surpris, c'est que chez nous, en France, quand

les bêtes ont soif, elles se bousculent pour être premières! Là, rien de semblable, chaque troupeau attend son tour; c'est l'Afrique, bêtes et gens ne sont pas pressés, ils ont le temps. Au puits, ce sont les hommes et les enfants qui tirent l'eau; tout le monde se met avec enthousiasme, sans rechigner, mais parle avec des chants et de la joie, car, et c'est là qu'il faut remarquer, l'eau, c'est vraiment la vie! Si par suite de la sécheresse le niveau baisse, on recreuse les puits un peu plus profondément, et cela continue.

L'eau est bien une nécessité vitale et j'ai vu un jeune garçon d'une quinzaine d'années creuser au bord d'un oued à sec, y faire un trou de 20 cm environ pour retirer de l'eau avec une boîte de conserve vidée à la guise de cuillère, prendre l'eau qu'il pouvait en tirer pour la mettre dans une outre et l'emmener avec lui chez lui avec cette certitude que quelques jours plus tard, il n'en trouverait plus, car le niveau baisse toujours en saison sèche.

Les gouvernements français ont bien sûr fait creuser quelques gros puits qui ont toujours de l'eau; ils sont assez profonds; L'O.N.U. (Organisation des Nations Unies) a construit ici et là des fosses impropres en entonnoir, qui collectent l'eau à la saison des pluies, et il y en a suffisamment pour abreuver les troupeaux des environs; cela exige bien des mètres et des heures de voyage une fois tous les quelques jours... Des processions de bourricots s'en vont avec des peaux de chèvres suspendues sous le ventre, remplies de ce précieux liquide.

Les nomades avec leurs grands troupeaux ne sont pas liés à un pays, ils se déplacent en suivant l'eau et descendent 2000 km vers le sud, et lorsque les puits

arrivent, ils parcourent ces 2000 km en sens inverse pour se préserver de toute maladie.

Les gens du pays, pour protéger leurs bêtes fabriquent des enclos avec les épineux qui poussent si facilement; il paraît que même un lion ne pourrait les franchir!

Un jour, nous avons voulu voir les éléphants à un point d'eau; hélas, l'eau avait disparu et les éléphants aussi, ils avaient suivi l'eau. Ce n'est pas une affaire facile que d'aller voir les éléphants, car ces pachydermes sauvages qu'on ne peut approcher qu'en ayant le vent de face et dans le plus grand silence, ont vite fait de vous charger et de vous piétiner, s'ils sont renseignés par leur odorat et leur ouïe, d'une présence étrangère.

Les habitations

Les habitations sont ce que l'on appelle des cases construites sur divers modèles suivant les usages du pays, les coutumes des tribus et les matériaux qui se trouvent sur place.

Là où les pierres manquent, elles sont construites avec des briques faites à partir de terre bien malaxée avec de l'eau et parfois un peu de paille; on les presse dans des moules, puis on les fait cuire au soleil, ou plutôt sécher; ensuite elles sont maçonnées avec de la boue qui sert aussi d'enduit souvent décoratif. Mais si à la saison des pluies il y a une fissure ou une gouttière dans le toit qui est en chaume ou en terre, sur une charpente en branches non équarries, alors le mur se désagrège très vite et un pan peut s'effondrer; rien n'est perdu, on réemploie cette terre pour refaire des briques et la maison est rapidement rebâtie. La forme

des cases diffère. Ces cases selon les tribus, rondes ou carrées et assez spacieuses pour que mille puisse y loger. Le sol est bien sûr la terre sable dans le désert. L'intérieur est propre avec du mobilier à peu près inexistant, une caisse pour y mettre ce qui est précieux, et des nattes qui font fonction de lit et sont roulées le jour et dressées contre le mur. La porte est souvent faite avec un tapis ou même une simple natte; s'il fait froid, on fait un feu au milieu de la hutte et chacun se couche, les pieds contre la porte. La vie familiale se déroule très souvent dehors.

Là où il y a des pierres, les huttes sont construites en pierres et maçonnées avec de la terre, et là où la pierre manque et aussi l'eau pour pouvoir faire des briques, car il en faut beaucoup pour leur construction, les huttes sont faites avec des tapis de paille qui n'est certainement pas aussi étanche au froid que la pierre. En effet quand l'Harmattan, ce vent du désert qui soulève des nuages de poussière qui a un effet pire que le brouillard chez nous, souffle, on y voit à peine devant soi et comme le soleil est caché par une poussière fine et dense, il fait froid.

Au Tchad, les villages sont construits en ensembles assez ramassés, mais dans les montagnes du Cameroun, chaque famille vit indépendante et seule. Quand qu'un homme veut construire un foyer, il se fait une propre case pour lui, puis chaque fois qu'il veut peut se procurer une femme, il fait pour elle une case pour les enfants, une autre case, bien sûr beaucoup plus grande. Au fur et à mesure de ses besoins, la construction s'agrandit. Dans ces régions, où le nombre d'habitants n'est pas vraiment limité, chaque famille finit par former un petit village, surtout si l'on y ajoute une hutte pour les poules et les cochons et puis une

encore pour la réserve de mil. Quant aux enfants, beaucoup meurent en bas âge. J'ai rendu visite, un jour, à un homme qui avait cinq femmes et en avait eu 48 enfants; et il n'en restait que 5 en vie!

Les vêtements

Les musulmans sont toujours bien habillés. Malgré la grande chaleur, les hommes portent une grande robe de couleur blanche ou très légèrement teintée en rose ou en bleu, et sur la tête ils ont une chéchia ou un turban. En ville surtout, ils sont tout différents des païens qui se laissent aller.

En général, chaque village possède ce que l'on appelle une case de passage pour recevoir un visiteur, le loger pour la nuit et lui donner à manger, même si c'est un ennemi, car l'hospitalité est très développée, même en cas de disette! Si l'on arrive à la tombée de la nuit dans un village, on est invité à s'asseoir autour d'un feu qui donne lumière et chaleur; on parle de tout, et ce qui est remarquable, ce sont les plus âgés qui ont en priorité la parole. Pour le coucher, il n'y a pas de problème, chaque voyageur se déplace avec sa natte. Toutes ces habitudes sont oubliées en nos pays civilisés: le bien-être rend vraiment trop personnel et égoïste.

Les femmes portent des robes ou pagnes aux couleurs voyantes qui vont en principe du cou à la cheville, et après chaque fin de Ramadan, le mari achète à chacune de ses femmes et à ses grands enfants un pagne neuf. S'il fait chaud ou si elles sont gênées dans leurs mouvements, elles font tomber leur pagne jusqu'à la ceinture, laissant la poitrine à nu. On m'a fait remarquer qu'à cause de leur peau noire qui est presque un vêtement, il n'y a rien de choquant. Ce qui est

beau, c'est de voir toutes les femmes aux cultures billées de longues robes et la tête couverte.

Les païens sont beaucoup plus négligés, et p monte dans les montagnes, plus ils se rapproche la nudité. Les hommes et les femmes de certain bus ne portent aucun vêtement, sauf parfois u fon retenu à la ceinture par une liane quelcon cela en guise de cache-sexe. Les enfants sont u sellement nus. S'il fait froid et que le feu est éte se roulent dans les cendres chaudes et se relèvent gris! On peut juger de leur propreté avec le m d'eau! Les grandes personnes sont en généra pres. Suivant les tribus, chacun lave ses vêtements être propre: l'homme son boubou, la femme pagne. La vie et les coutumes sont très variables contrée à l'autre.

Dans les montagnes du Cameroun, lorsqu cars arrivent avec leur cargaison de touristes photographier les habitants, les femmes l aussitôt tomber leur ceinture pour que les to puissent les photographier nues, ce qui leur ra un peu d'argent. On est outré de voir cette ex tion dans notre civilisation dite avancée.

Au Tchad, il y a aussi une tribu où les ha marchent entièrement nus. Cela ne manque pittoresque de rencontrer une femme sans ment et qui marche comme un homme avec pipe à la bouche!

La nourriture

La nourriture ne varie pas beaucoup. Se n c'est «manger la boule». Cette boule est fab avec les grains de mil que les femmes ont écras

un mortier avec un pilon de bois ou entre deux pierres. Cette farine est cuite avec de l'eau et on façonne la boule à partir de cette pâte. Elle est servie toute chaude à raison d'une boule pour trois ou quatre personnes, accompagnée d'un plat contenant une sauce faite avec des herbes et agrémentée de viande s'il y en a ou d'un poulet. Les païens élèvent des cochons, mais jamais les musulmans. Pour le repas, chacun s'assied par terre autour des boules. Après s'être lavé les mains, on prend un peu de cette boule avec ses doigts, on la trempe dans la sauce et on la porte à la bouche; celui qui peut prendre un morceau de viande s'en régale. Ce repas est très nourrissant et très digeste.

Nous étions un jour invités à manger la boule chez un ami. Ma belle-fille, mon épouse et les enfants étaient assis ensemble, et nous les hommes, à part. A nous les hommes, on a apporté la boule devant nous, aux femmes et aux enfants, la boule fut placée derrière, et ils ont dû se retourner et manger en nous tournant le dos: une femme ne doit en effet jamais manger devant un homme. Voici un fait qui m'a encore bien surpris ce jour-là. Un jeune homme est passé sur la route voisine; il s'est attablé et a commencé à se servir dans un plat puis dans un autre, mais il ne s'est pas approché de la boule des femmes. Quand il fut rassasié, il a continué son chemin comme si de rien n'était. C'est ainsi que j'ai mieux compris ce récit de l'évangile de Matthieu au chapitre 9 et au verset 10: «Comme Jésus était à table dans la maison, voici beaucoup de publicains et de gens de mauvaise vie vinrent se mettre à table avec lui et avec ses disciples.»... sans y avoir été invités! C'était déjà la méthode il y a deux mille ans et ce l'est encore aujourd'hui en Afrique, et pas seulement au Tchad. Mon fils qui

était médecin au Cameroun et sa femme, voulant
re plaisir à quelqu'un, le firent inviter pour souper.
Cet homme en venant chez mon fils avait rencontré
un collègue qui lui demanda où il allait; l'ayant
pris, il se joignit à lui, et c'est ainsi qu'ils vinrent
plusieurs pour souper, au grand ahurissement de la
cuisinière!

Si la femme fait le repas, c'est l'homme qui fait
thé à la menthe, toujours très chaud et très sucré,
mais souvent il reste amer, tant il est fort.

On voit qu'avec cette manière de prendre le
pas, il n'y a pas besoin de meubles: ni tables, ni
sièges, ni assiettes, ni cuillères, ni fourchettes! Cette
simplifiée ne vaut-elle pas mieux que notre
compliquée?

Il faut aussi dire qu'en général, on ne fait
seul bon repas par jour, et quand c'est la famille
repas tous les deux jours; aussi voit-on rarement
hommes gênés par un embonpoint exagéré,
femmes ont toujours une belle stature élancée.
fait du port obligatoire de leur bébé sur le dos
en plus une charge sur la tête. Elles ont en effet
jours une bassine sur la tête, et toutes les choses
sions qu'elles font ou tout ce qu'elles ont à porter
marché est mis dans cette bassine. Ce n'est pas
clavage de porter quelque chose sur la tête, mais
facilité pour la vie courante.

Quand les femmes doivent aller au marché
vendre ou acheter, et si elles habitent loin de
le, elles sont toujours à plusieurs et un homme
accompagne quelquefois avec une lance pour
défendre contre toute attaque possible des
sauvages: un lion, ce serait rare en plein jour,
plutôt des serpents, car il y en a beaucoup dans

pays chauds et de très grands; on m'a offert un jour, sur un marché, une peau de serpent pour faire des portefeuilles, et elle mesurait 8 m40 de longueur.

Les religions

Les païens

Les païens sont de pauvres gens qui vivent continuellement dans la crainte de la mort et des esprits, ce qui prouve la véracité de la Parole de Dieu lorsqu'elle dit: «Dieu a mis dans le cœur de l'homme la pensée de l'éternité» Ecclésiaste 3/1. Les esprits les suivent partout, les dominant et ne peuvent leur apporter aucune paix.

Ils sont très affligés lorsque la mort frappe un membre de la famille. Comme ils ont tous cette pensée de la survie après la mort, ils lui mettent le plus possible d'habits et de couvertures au point que le défunt a le double ou le triple de sa grosseur ordinaire. En plus de cela on lui remet aussi de la nourriture pour le voyage dans l'éternité, mais leur tristesse est parfois terrible, accentuée qu'elle est par les plaintes des pleureuses.

J'ai rencontré un jour, une femme qui avait perdu un enfant d'une douzaine d'années; elle se frappait la poitrine en poussant des hurlements de désespoir; elle traversa un marché et la foule qui respectait sa douleur s'écartait pour la laisser passer, elle était déjà loin qu'on entendait encore ses cris. Vraiment la mort est, comme le dit la Bible, le roi des épouvante-ments, et devant une telle détresse, combien je ressentais le privilège que nous avons, nous chrétiens, de posséder la vraie paix avec Dieu, mais aussi quelle tristesse de voir le désarroi des âmes sans espérance et sans Dieu. Dans ce monde, notre responsabilité est

bien d'être de fidèles témoins de l'amour de Sauveur et de notre glorieuse espérance; c'est la responsabilité puisque nous sommes rachetés à grand prix.

Au fond, ils sont plus malheureux que les romains et bien sûr, ce sont les sorciers qui font peur. Dans un village, un vol avait été commis; on alla chercher le sorcier, et lui, toujours moyennant rétribution, a dressé un autel comprenant des crânes, des ossements et que sais-je encore. Sur cet autel, il y avait une inscription qui disait que celui qui avait commis le vol devait rendre ce qu'il avait volé sans quoi il mourrait. Je ne sais quel fut le résultat, mais tous les habitants étaient d'accord pour dire que le pouvoir du sorcier est si grand que celui qui a commis le vol mourra. Si ce n'est pas du pouvoir du sorcier, c'est la peur qu'il mourra! Et comme la peur est une chose de terrible, certainement le coupable n'est pas en cachette le produit volé!

Les musulmans

Ceux-ci sont plus évolués que les païens européens, ils sont loin d'être aussi orthodoxes qu'en Algérie ou en Arabie que du Nord en général. Les musulmans africains ont conservé certaines pratiques païennes au point que l'on pourrait dire que ce sont des païens islamisés. Ils pratiquent toutes les lois du Coran, le ramadan, pour la plupart le rituel des cinq prières journalières. Pour chaque prière, le muezzin les appelle du haut du minaret de la mosquée, et psalmodie en arabe la langue universelle de l'Islam: «Il n'y a pas de Dieu qu'Allah et Mohamed est son prophète. Venez à la prière, venez au salut! La prière vaut mieux que le sommeil.»

On peut même voir en pleine brousse, certains musulmans faire leurs ablutions: un quart d'eau leur suffit pour se laver tout le corps, et s'il n'y a pas d'eau, une poignée de sable fera l'affaire. Puis ils se prosternent jusqu'à terre, le front touchant le sol; ceux qui ont bien fait leur prière sont reconnaissables à la tache de poussière qui est restée collée au front, mais tout cela ne dispense pas de porter des amulettes fournies par un fakir. Les petits enfants, dans leur plus jeune âge, en ont deux ou trois pendues à leur cou, et cela pour les préserver des maladies et les garder du mal que pourraient leur faire les esprits. Ces amulettes ne sont rien d'autre qu'un petit sachet de cuir avec, à l'intérieur, un verset du Coran; les chameaux et les chevaux en portent aussi. Tout est bon pour faire entrer de l'argent: nous avons vu un fakir assis au pied d'un arbre, une planchette sur les genoux et qui s'appliquait à écrire en une belle écriture un passage du Coran. Il paraît qu'il en fait plusieurs par jour et qu'au marché, il les vendra à des malades comme remède; ceux-ci, rentrés chez eux, laveront cette planchette dans unealebasse, ou un quelconque récipient et boiront cette eau comme un remède qui doit les guérir, ou leur donner des faveurs du ciel parce qu'ils auront bu la Parole de Dieu. C'est une méthode comme une autre pour consommer ou ingurgiter la Parole de Dieu, et je veux croire que c'est assez efficace, car Satan est assez puissant et assez rusé pour donner une certaine réussite à ses adeptes.

La situation des femmes musulmanes est bien meilleure qu'en Algérie. Il n'y a pas, dans ces régions d'Afrique noire, de harem, et pas de voile qui cache leur visage. Si elles font des travaux trop durs pour elles, les hommes les aident souvent, par exemple à

porter les lourdes charges. Si une femme est maltraitée par son mari, elle s'en retourne chez ses parents en lui disant: «Je m'en vais et je te laisse les enfants, car ce sont les tiens.» Il est un fait, dans les régions, que les enfants sont au père et non à la mère. Lorsque le père vit seul et a en plus de sa propre charge, celle des enfants, il retourne chercher sa femme, ce qui ne peut se faire qu'avec cadeaux et belles paroles. Tout ceci incite l'homme à se conduire correctement.

La foi et l'obéissance aux paroles de Mahomet leur apportent guère de consolation ni d'assurance pour l'éternité; seul Allah sait ce qu'il en est de chacun pour l'éternité. Peut-être aura-t-on la joie d'entrer dans le paradis qui a cinq étages, quand on a fait assez de bonnes œuvres? Ils ont cependant l'assurance que s'ils arrivent au paradis, ils pourront y emmener leur femme! Mais leur plus grand désir est d'avoir une femme blanche, car la vie sexuelle se continue dans le paradis. Si ici-bas un homme a la chance d'avoir une femme belle, fière et soumise, il peut se la faire réserver, mais d'après le Coran, les femmes n'ont peut-être pas d'âme! Le prophète med n'a--t-il pas dit qu'il est douteux qu'une femme ait une âme!

Les enfants mâles sont circoncis vers douze ans, car Ismaël, le fils d'Abraham et leur ancêtre, a été circoncis pas été plus tôt, et certains pensent qu'on peut le faire jusqu'à l'âge de 17 ans. En attendant la circoncision, on coupe les cheveux des enfants en leur en laissant une poignée au milieu de la tête. Les parents musulmans pensent que si leurs enfants venaient à mourir avant d'être circoncis, Satan pourrait les réclamer, mais Allah, dans un acte de bonté, étend

main, les saisira par cette touffe de cheveux et les attirera dans son beau ciel.

Les maisons des musulmans sont construites de la même manière que celles des païens, mais sont assez grandes pour contenir toute la famille, c'est-à-dire: l'homme, ses femmes et ses enfants. Mahomed permet en effet d'avoir 3 et même 4 femmes, mais peu nombreux sont ceux qui en ont 4, car les dots sont très chères. Pourtant la polygamie est presque une nécessité, car lorsque une femme est enceinte, un homme n'a plus le droit de s'approcher d'elle, ni pendant tout le temps qu'elle allaite son enfant, ce qui généralement dure deux à trois ans.

Comment trancher ce grand problème presque insoluble de la polygamie pour les Africains qui se convertissent au Christianisme monogamique? J'ai rencontré un officier des douanes qui avait cinq femmes et 25 enfants et qui s'était converti. Que devait-il faire de ses cinq femmes, car les missionnaires refusaient de le baptiser et lui refusaient aussi la Sainte-Cène.

«Que faire, se disait-il? Je les aime toutes les cinq; si j'en renvoie quatre, elles ont donc la qualité de femme répudiée et ne pourront plus vivre qu'en se prostituant. Pour leur éviter cette déchéance, je veux les garder.»

Tous les matins, il rassemble ses cinq épouses et ses 25 enfants pour lire la Bible, faire le culte et prier. Un missionnaire à qui je posais le problème m'a dit: «A-t-on raison de lui refuser le baptême et la communion?»

La pratique courante dans un tel cas est celle-ci: le mari sera privé du baptême et de la communion et ses femmes seront baptisées et recevront la communion.

Est-ce logique? Que se passera-t-il le plus sou
L'homme se lassera de ne pas avoir le droit
membre de l'église comme ses propres femmes
viendra plus aux réunions de l'église. Que faire
Si l'homme marche vraiment avec le Seigneur
ses pensées sont pures, je pense qu'on n'a pas le
de le repousser ni de lui refuser la communion.
sus cite, dans Matthieu XIX, le texte repris de
cien Testament, concernant la monogamie, ce
cepte, sous l'ancienne alliance n'était pas resp
pas même par David qui était pourtant un roi se
cœur de Dieu. L'apôtre Paul, dans I Corint
11/28 ne nous dit pas de nous porter en juge,
après une mise en garde, nous dit: «Que ch
éprouve soi-même».

Les chrétiens

Les chrétiens sont nombreux, surtout dans le
teurs non islamisés, car la loi islamique est très
te, et celui qui se convertit à la religion chrét
peut s'attendre à la persécution et au bannisse
de la part des siens, et cela peut aller jusqu'à la
C'est pourquoi peu osent se déclarer chrétiens,
que est trop grand. Mais certainement il y en a
coup qui sont chrétiens dans leur cœur, au
qu'un missionnaire a dit un jour que l'église
tienne issue de l'Islam ne se verra qu'au ciel.

Les assemblées de chrétiens sont très nombre
500 à 600 personnes est souvent un minimum. J
des assemblées de 1000 et même de 1200 perso
ces chiffres ne sont pas de l'à peu près, car c'
coutume qu'au dernier chant, des jeunes man
pour cela passent dans les rangs pour comp

nombre des assistants, et il y a même du monde dehors aux fenêtres. Dans certains endroits, il y a 2 à 3 cultes en langues différentes en plus du culte de Sainte-Cène qui peut commencer à 7 h 35, les portes fermées. Quel exemple pour ceux qui ne peuvent jamais arriver à l'heure, car un chrétien n'a pas le droit d'arriver en retard!

Combien il est émouvant de voir ces foules écouter la Parole de Dieu avec recueillement et dans une tenue décente. Les femmes ont toujours la tête couverte soit d'un chapeau, soit d'un foulard. Ce qui m'a frappé le plus, ce sont les chants: la première fois que nous assistions à un culte, on annonça un cantique que je connaissais. Mais après la première ligne, je ne pouvais plus chanter! Je crois que chacun chantait pour soi, c'était une vraie cacophonie! Cependant il y a souvent devant l'assistance un frère à la forte voix qui entraîne toute l'assemblée par le geste et la voix; j'ai vu parfois utiliser un balafon pour marquer la cadence, et je n'ai encore rien trouvé de mieux pour entraîner les chants dans une communauté. Il faut voir comment toutes ces figures noires chantent à pleine voix, comme des oiseaux qui louent leur créateur.

La collecte se passe d'une manière inhabituelle chez nous. Dans ces immenses assemblées, le premier banc est vide. Quand la collecte commence, un frère, au milieu de l'assemblée conduit les gens. Il fait avancer ceux du deuxième rang qui vont remettre leur offrande dans une grosse corbeille placée sur une table au pied de la chaire; et il les invite à se rasseoir sur le premier banc qui était vide; ensuite, c'est le troisième banc qui ira et retournera s'asseoir au deuxième et ainsi de suite jusqu'à ce que tout le monde soit passé.

Celui qui ne veut rien mettre dans la collecte simplement s'asseoir directement dans le banc lui sans faire semblant de s'avancer. Ce qui est le plus intéressant, c'est de voir des petits enfants venir offrir leur obole; l'un d'eux était trop petit, alors un autre l'a soulevé pour qu'il puisse atteindre le haut de la corbeille.

Ce qui m'a encore plus frappé, ce fut une femme qui voulait présenter son petit bébé; le père et le grand-père se sont avancés, la mère tenant son enfant dans ses bras comme si elle voulait le mettre dans la corbeille et l'offrir en don au Seigneur. Le pasteur a pris le bébé dans ses bras et a prononcé une bénédiction, puis a demandé à un frère de prier pour le petit enfant et pour les parents qui offraient leur enfant au Seigneur.

Pendant toute la collecte, on n'arrête pas de chanter, ce qui fait durer le culte très longtemps. On se demande comment de telles assemblées ne seraient-elles pas plus utiles et en bénédiction pour d'autres?

Les baptêmes sont annoncés par toute la ville de telle sorte qu'il y a une grande foule qui vient y assister, chrétiens, musulmans et païens. Les premiers à venir encourager les néophytes, n'arrêtent pas de chanter et les autres sont là par curiosité ou peut-être pour écouter les témoignages des baptisés. Les pasteurs sont trempés dans l'eau du fleuve avec leurs habits du dimanche et sortent évidemment tout trempés. Mais le Seigneur est tellement bon qu'une demi-heure après, les baptisés paraissent plus sains.

Ce qui est touchant aussi, c'est la liberté, on ne gêne pourrais-je dire, des petits enfants qui courent à travers toute la salle, mais sans faire de bruit.

est facile, pieds nus dans le sable. Quand un enfant a soif, il court vers sa mère, découvre le sein et se sert sans façon; et quand les autres enfants le voient, chacun en fait autant. Quand un autre veut faire pipi, le sable absorbe tout!

J'ai demandé à plusieurs reprises et dans des endroits différents pourquoi les églises évangéliques avaient beaucoup plus de pratiquants que les églises catholiques. La réponse fut partout la même. Quand l'église catholique arrive dans un lieu, elle propose une autre vie à ceux qui veulent bien entrer dans l'église et se faire baptiser, après avoir appris le Pater et l'Ave Maria et accepté une petite médaille du Sacré Cœur. Et tout est dit, mais leur vie n'en est pas changée pour autant. Par contre, l'Évangile apporté à ceux qui l'acceptent et le mettent en pratique procure une vie et une foi telles qu'il donne envie aux autres de les rejoindre pour être libérés de toutes leurs servitudes envers les esprits mauvais et la puissance des sorciers; ils vont là où ils voient des fruits, car celui qui est passé par la nouvelle naissance est une nouvelle créature. (II Corinthiens 5/17). Parfois, le catholicisme, en Afrique, n'est guère qu'un paganisme déguisé qui ne change pas la vie et ne donne pas l'assurance de l'éternité.

Lorsque je parle des évangéliques, je parle de tous ceux qui considèrent toute la Bible comme Parole de Dieu et pour qui le message de la croix est libérateur par le sang du Seigneur Jésus. Qu'ils s'appellent baptistes, méthodistes, assemblées des frères ou autrement, ils constituent le vrai œcuménisme.

Les missionnaires

Il faut commencer par dire qu'en général de pays d'Afrique ne donnent le permis de séjour à un missionnaire, si sa présence n'a pas un bénéfice utilitaire pour l'économie du pays. Professeurs, ingénieurs, médecins en toutes branches, infirmiers, etc. sont les bienvenus. Tous peuvent évangéliser sur le même principe à volonté, même au Cameroun où le président est musulman. Si certains pays ne permettent pas cette liberté, c'est qu'ils sont entraînés par le communisme, et bien endoctrinés par les Russes ou les Chinois qui proposent parfois des conditions gigantesques, ou des bourses d'étude pour leurs jeunes qui pourront aller à Moscou avec toutes les facilités financières que nos pays sont incapables de pouvoir offrir.

Il faut aussi dire que les missionnaires ont été autrefois plus des pionniers comme il y a 100 ans, à l'exemple des François Coillard, David Livingstone, Robert Williams, Charles Studd, etc...

En lutte avec les hommes, les fauves et les maladies, séparés de leur famille pendant vingt ou trente ans, ils devaient traverser ces immenses plaines pendant des semaines avec des wagons et des attelages de bœufs et se charger de toutes les provisions nécessaires.

Tous ces pays ne sont plus des régions inconnues où il fallait avancer avec une grande conviction et une grande foi, dans l'ignorance qu'on était des besoins des peuples.

Ce n'est pas encore tout rose aujourd'hui mais l'automobile qui raccourcit les distances et facilite les rencontres. Au Tchad, les missionnaires sont

souvent bloqués par les inondations de la saison des pluies. Je suis passé avec mon fils dans une immense plaine d'au moins 250 km² où habitent des missionnaires isolés chaque année pendant trois mois. Les villages sont construits sur des monticules et le seul moyen de se déplacer est la pirogue. S'ils veulent recevoir du courrier ou en envoyer, c'est à la ville voisine de Bongor distante de 80 km qu'ils doivent aller, avec une pirogue. Il faut compter 3 jours pour remonter le courant et deux jours pour revenir, soit cinq jours. Il faut avouer que ce n'est pas facile, surtout pour le ravitaillement.

On ne sait pas non plus ce qu'est un facteur. Il y a dans les grands centres, un bureau de poste et le courrier est mis dans des boîtes postales. Deux ou trois missionnaires ou commerçants s'entendent pour aller retirer leur courrier quand ils savent qu'un avion est arrivé, puisque aujourd'hui, tous les grands centres sont reliés par voie aérienne.

Les missionnaires qui sont dans des endroits isolés peuvent maintenant communiquer entre eux par radio, et s'il y a une urgence, transporter un malade, par exemple. Il existe en effet un service d'aviation missionnaire, la M.A.F., qui possède un ou deux petits avions à essence pouvant transporter cinq personnes en plus du pilote; cela fonctionne à ravir, à condition que chaque poste missionnaire construise et entretienne un terrain d'atterrissage. J'ai vu relier par exemple les villes d'Abéché et de N'Djaména, séparées d'environ 800 km, en trois heures. Le déplacement avait nécessité 135 litres d'essence. Bien sûr, cela occasionne des frais, mais seraient-ils moindres en faisant le voyage en auto sur de mauvaises routes.

Si les missionnaires ne sont plus des pioches comme jadis, ils sont pourtant démunis de beaucoup de choses dont nous pensons ne pas pouvoir nous priver, il leur faut assez d'astuce afin de se procurer ce qu'ils leur faut. Par exemple, pour avoir de la lumière, l'un a monté un petit groupe électrogène, un autre a monté un éclairage solaire qui fonctionne à la nuit venue, un autre se contente du pétrole... tous possèdent un frigo, ce qui est vraiment impensable par cette chaleur, frigo qui marche au pétrole en général. Celui qui veut manger du pain doit se construire un four et apprendre à pétrir, on trouve assez facilement de la farine en ville, mais tous ont une voiture, et ils apprennent la mécanique sur le tas afin de pouvoir se dépanner. J'ai vu, qui n'étaient pas des spécialistes, démonter le moteur de leur voiture! Il faut toujours se munir des pièces de rechange, et on ne part pas en ballade sans être muni d'un outillage complet.

C'est à Haikoulou (lac Tchad) que j'ai vu la plus grande astuce pour avoir de l'électricité. Sur un puits voisin pas très profond, un missionnaire a construit un moulin à vent, car dans ces régions, il y a toujours beaucoup de vent. Les pales sont prises trois tonneaux d'huile ouverts sur une charpente et les a posés sur un arbre de transmission qui actionne une pompe avec une bielle en bois. C'est ainsi que j'ai vu un sable tellement fin et d'une épaisseur qu'on avait de la peine à y marcher, j'en n'ai pu le comparer qu'à une épaisse couche de neige poudreuse chez nous.

Le service médical

Le plus grand service à rendre dans ces pays est le service santé. On voit donc de plus en plus de c

saires tenus par des infirmiers chrétiens qui soignent les malades d'un petit district, ce qui est un service inestimable. Toujours avant de commencer les soins du corps, l'infirmier annonce la Parole de Dieu, et c'est ainsi que se créent des églises. Les dispensaires commencent dans un village qui offre une case; comme les conditions d'hygiène y sont difficiles, on explique aux villageois qu'il serait préférable de construire quelque chose en dur. Les habitants doivent le demander à la mission, puis s'offrir pour la fabrication des 50 mille briques nécessaires pour la construction; elles sont d'abord mises à sécher, puis entassées en une grosse meule avec des cheminées partout à l'intérieur afin que le feu que l'on va y faire avec du bois ou du charbon passe partout; la mission prend à sa charge les frais concernant le fer, le bois, le ciment et les tôles.

Dans ces dispensaires de brousse, on fait la plupart des opérations, mais surtout des hernies et des césariennes; curieusement on ne connaît presque pas de cas d'appendicite; les cataractes par contre, sont assez fréquentes. Dans les hôpitaux-missionnaires, il y a peu de chirurgiens diplômés, et ceux qui opèrent là n'auraient pas toujours le droit d'opérer en France. A un ami qui venait d'arriver au Tchad, et qui faisait un court stage à l'hôpital militaire de N'Djaména, avant d'aller travailler à l'hôpital missionnaire, le médecin-major a dit: «Tu veux aller soigner les gens en brousse, il faut alors que tu n'aies pas peur d'ouvrir le ventre des gens!» Je demandai donc à cet ami médecin s'il n'avait pas peur de s'attaquer aux yeux, opération délicate entre toutes, il me répondit: «Qu'est-ce que je risque? Mon patient est aveugle, si j'échoue, il n'en sera pas plus aveugle!»

Ces deux hôpitaux, l'un à Bébalem, au Tchad, et l'autre à M'Bo au Cameroun, ont pe 200 à 250 lits, mais ils ne nourrissent aucun r ce sont les familles qui doivent les nourrir. La l'hôpital est remplie de gens qui accompagn malades; ils font du feu entre deux pierres et la boule pour eux et leur malade; à la nuit t tout le monde a trouvé un petit coin pour c Beaucoup couchent dans les salles, sous les lit les lits, de sorte que l'on peut multiplier par nombre des lits pour avoir le nombre des oc des salles et donner une idée de l'affluence.

Un jour que j'étais en brousse avec mon nous avons amené avec nous à l'hôpital une qui avait fait une fausse couche avec perte de sa voisine prête à accoucher. Chacune avait u tie de sa famille avec elle et des provisions, s personnes, un sac de mil, un fagot, la batterie sine et les nattes pour dormir. Heureusement batterie de cuisine se résume au minimum étions donc neuf personnes dans une camion Peugeot pour faire 30 km sur une route pl fondrières! Si nous n'étions pas venus, les h du village les auraient amenées avec une char des bœufs. Avoir la famille sur place, prés grand avantage en brousse où il n'y a pas de de sang. En effet, si l'on a besoin de sang pour lade, on fait appel à un membre de la fam donne son sang, et généralement on trouve sang qui convient.

Les hôpitaux et dispensaires ne sont pas gr 100%, car pour les Africains, comme pour de chez nous, ce que l'on obtient gratuitement pas beaucoup de valeur; aussi doivent-ils p peu pour apprécier ce qu'ils reçoivent en soin dicaments.

Ces dispensaires et hôpitaux de brousse ont généralement un groupe électrogène, souvent diesel, pour l'éclairage des locaux et des habitations du personnel. Mais vers 21 ou 22 heures, on arrête ce groupe, et le docteur de garde la nuit, s'il est appelé, ce qui est assez rare, a la clef du local et est capable de remettre le groupe en marche.

Le grand handicap de ces dispensaires isolés souvent loin en brousse, c'est qu'ils sont parfois dévalisés. Ce fut le cas de Matadjéné, au nord d'Abéché, dispensaire bien monté et qui permettait de petites opérations. Un soir, les rebelles ont emmené le missionnaire infirmier Paul Horala comme otage, la presse en a parlé à l'époque. Ils ont aussi pris tous les médicaments, la voiture et le poste de radio, de sorte que sa femme n'a pas pu entrer en relation radio avec Abéché situé à plus de 200 km. Comme chaque matin, la station d'Abéché essaya d'entrer en liaison avec le poste de Matadjéné, mais en vain; les responsables d'Abéché comprirent qu'il y avait quelque chose d'anormal et vinrent. Devant le désastre, ils ont ramené à Abéché tout ce qui restait. Paul Horala a été gardé en otage plusieurs mois, et depuis il n'y a plus eu d'infirmier à Matadjéné.

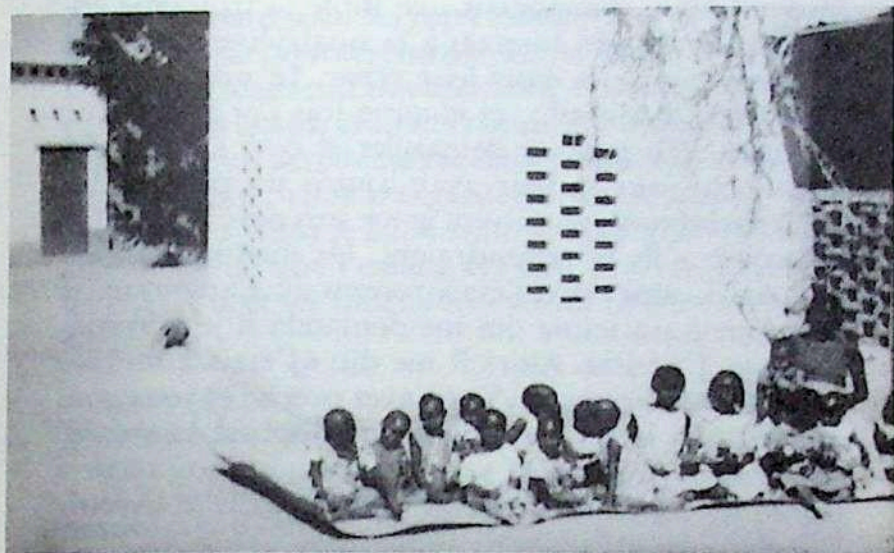
Le même fait s'est produit à Haikoulou sur les bords du lac Tchad, dans un magnifique dispensaire bâti tout en bois, sur pilotis, pour pallier aux variations de niveau du lac. Quand nous y étions, par suite de la sécheresse, le lac avait baissé d'environ trois mètres. Quelle étendue d'eau, vue depuis l'avion de la M.A.F., mais tellement recouverte de papyrus que la navigation était à peu près impossible. Ce dispensaire, donc, a aussi été visité par des hors la loi. L'in-

firmier tchadien a été pris, lui aussi, en o
après avoir dépouillé le dispensaire de tou
pouvait être utile, on y a mis le feu.

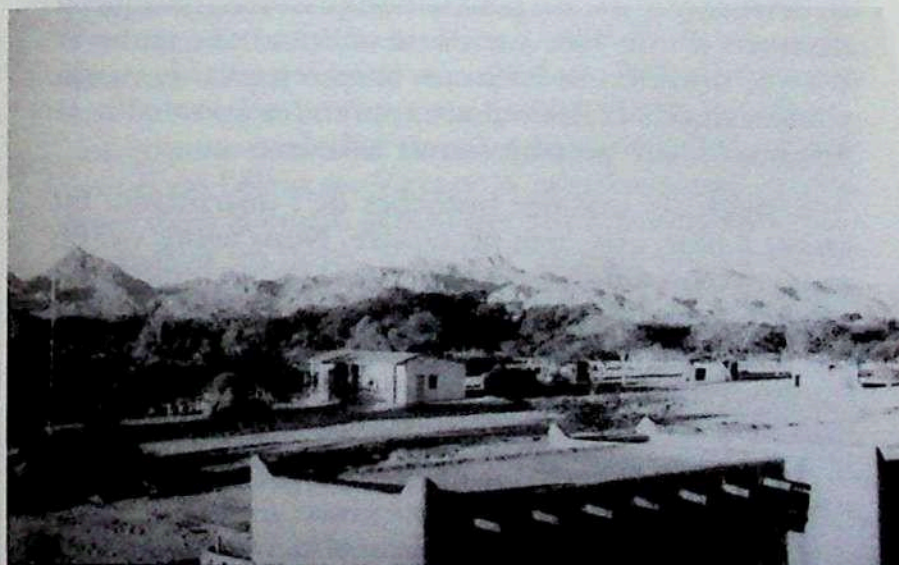
Je pourrais aussi parler du petit hôpital d
gong, dirigé par une femme, et encore d
lieux semblables où toujours on se dévou
soigner les corps, mais aussi pour anno
Bonne Nouvelle et soigner les âmes avides
vrance.

Les écoles missionnaires

Je dois maintenant parler des écoles missio
Ce n'est qu'en ville qu'elles sont vraiment v
car en brousse, il y a trop de travaux où les
sont très utiles, et il n'y a, là, aucune occasio
puisqu'il n'y a ni courrier, ni livres. Les miss
res essaient donc d'alphabétiser par le biais de
en ville; car si annoncer le message de Dieu
important, savoir lire ne l'est pas moins. Si l'
que chacun puisse se fonder sur la Parole de
faut traduire cette Parole, en commençant
évangiles, en langues vernaculaires, c'est-à-
dialectes. Hélas! il y a un grand problème, q
même un peu partout, quand un homme se
peu instruit, il ne veut plus travailler la terre
travail de la terre est délaissé, cela aggrave la
Toutes les écoles missionnaires que j'ai pu vis
saient en même temps une formation bibli
combien sont entrés païens dans de telles éco
sont ressortis chrétiens. Je pense au collège év
que de N'Djaména et à l'école normale de M
au Cameroun. Tous ceux qui désirent y entr
vent s'engager à suivre les leçons bibliques et
tes. Bien sûr, les musulmans les plus endurcis f
les oreilles la première année, commencent à



LA POUPONNIERE EVANGELIQUE «BAKAN AS SALAM»
(Maison de Paix) à Abéché (Tchad).



LE DISPENSAIRE EVANGELIQUE DE MATADJENE (Tchad)

la deuxième, demandent une Bible la troisième, et il est très rare qu'à la quatrième année n'acceptent Jésus dans leur cœur. Je suis allé plusieurs fois à Mokolo, et chaque fois j'ai apporté un message. On peut se demander si cela a porté ses fruits. Un jour je leur avais appris un petit chant bien entraînant, et souvent je me suis posé la question de savoir s'ils le retiendraient. Or quelques jours plus tard, alors que j'étais revenu au Cameroun, j'ai rencontré un jeune qui me demanda si je le connaissais. J'hésitai. Alors il me dit: «J'étais à Mokolo quand vous êtes passé. Vous avez prêché et vous m'avez appris le petit chant: «Mon âme est heureuse car j'ai trouvé Jésus...» Je vous assure que mon cœur a bondi de joie comme celui d'Elihu dans le livre de Job chapitre 37/1.

Beaucoup de jeunes filles aimeraient aller à l'école, mais leurs parents ne leur permettent pas facilement d'y aller; on peut le comprendre, puisque le but principal de la vie d'une fille est de se marier très jeune et d'avoir des enfants. Pourtant combien en ai-je rencontrées qui s'intéressent à la Bible pour apprendre à connaître le Seigneur Jésus qui peut sauver leur âme.

L'hygiène, une des branches de l'instruction, est aussi, à mon avis, très nécessaire. Nous avons un jour, à côté d'un dispensaire, une jeune femme qui avait reçu un bol de bouillie; assise au coin d'une table, elle bourrait cette bouillie dans la bouche de son bébé qui avait à peu près un an. L'enfant n'ayant rien tout pris, elle s'essuya les doigts après le repas et se hâta de donner le reste de cette bouillie avec des mains souillées.

Ce que les mères africaines aimeraient bien voir, ce sont des biberons. Mais il est une règle importante

pas de biberon pour les mères africaines, et cela pour deux raisons: premièrement elles ne laveraient jamais le biberon assez minutieusement, et deuxièmement, lorsqu'elles prépareraient la bouillie, elles mettraient de l'eau et un peu de farine dans le biberon, et après l'avoir secoué, elles le regarderaient et diraient: « il y en a assez! » Ainsi le bébé n'aurait que de l'eau blanche. Je pense que l'essai a été fait, et c'est pourquoi les docteurs et les infirmières y sont tellement opposés.

L'aide technique

Il y a enfin un missionnaire important, c'est le missionnaire-constructeur. Presque tous ceux qui vont en Afrique le deviennent s'ils ne veulent pas continuer à vivre dans une case. Ainsi notre fils Gilbert est parti pour construire le Collège évangélique de N'Djaména et des logements pour les professeurs. Il s'est ensuite installé en pleine brousse, à 6 km de là, dans un village appelé Am Sénéna. Il s'est construit une habitation et s'est tenu au service de la population comme conseiller dans les domaines de l'agriculture et de l'élevage. Voyant la pénurie d'eau, il s'est lancé dans la construction des puits. Lorsqu'un village désirait un puits, le chef et quelques notables venaient le trouver. Il leur remettait un bâton pour indiquer la largeur du puits à creuser. Il fallait que les gens du village forent jusqu'à l'eau. Alors, il venait avec son équipe, c'est-à-dire trois hommes formés pour travailler dans l'eau. En effet il fallait creuser de 3 à 4 mètres 80 sous l'eau. Il s'était équipé d'un petit moteur à essence et d'un gonfleur qui envoyait de l'air filtré par un tuyau que celui qui creusait tenait dans la bouche avec une espèce de tétine; il por-

tait aussi une paire de lunettes de motocycliste pour préserver ses yeux du sable fin qui est en suspension dans l'eau. Ces hommes se relayaient toutes les heures, puis ils descendaient les buses en ciment qu'une autre équipe fabriquait. La profondeur des puits variait entre 18 et 25 mètres suivant le terrain. On descendait aussi profondément parce que le niveau de l'eau baisse d'environ deux mètres en saison sèche. Mon fils faisait environ 10 puits par an, les frais étant à la charge de la mission. Un puits fait par lui et son équipe revenait à 300.000 CFA et un puits creusé par le gouvernement revenait à 4.000.000 CFA. (Le franc CFA vaut 200 francs français.)

Un jour que j'étais en visite chez mon fils à Abohé, il fit dire au chef du village: «Demain, Noël, et on ne travaille pas, je viendrai avec moi à deux heures de l'après-midi et nous ferons une réunion dans ton village.» Quand nous sommes arrivés, il y avait une grande place prête sous des arbres et des nattes y étaient étendues, mais il n'y avait personne. Peu après ils sont arrivés, l'un après l'autre; car ils n'ont pas de montre, il leur était difficile de dire l'heure. Mais il en est arrivé jusqu'à la fin. Beaucoup étaient venus des villages voisins et pour finir nous avions 32 auditeurs très attentifs; mais malheureusement ni femmes ni enfants qui ne pouvaient être que depuis les cases voisines. Il faut croire que le téléphone de brousse avait bien fonctionné; comme ça, c'est un secret!

Une autre fois, avec mon fils encore, nous sommes allés un soir en brousse dans un village assez éloigné pour faire des projections de vues ayant un message biblique. Gilbert a parcouru le village en faisant la annonce suivante: «Quand vous entendrez le k

venez, il y aura du cinéma à la voiture.» L'appareil était branché sur les batteries de la voiture. Toutes les femmes étaient là, mais pas un homme, ceux-ci étaient à une vingtaine de mètres autour d'un feu. Après la séance, ils nous ont invités à boire du lait qui sentait assez fort la fumée, car pour le conserver, ils enfument les récipients.

Je pense aussi à ce missionnaire qui est venu dans un endroit totalement vierge, il y a bien des années. Il a construit une maison pour lui et sa femme, creusé un puits, construit une école où il enseignait aux habitants la lecture en même temps que l'amour de Dieu. Il habitait un endroit où passaient les nomades avec leurs troupeaux. Il s'est décidé alors à les suivre pour les évangéliser. Il n'était pas question de leur apprendre à lire, puisqu'ils étaient toujours en déplacement! Il a monté une tente sur le toit de la cabine d'une camionnette pour y dormir sans craindre la visite d'un lion ou d'une autre bête. Cet homme savait 6 langues africaines outre les trois langues européennes qu'il parlait. Il allait avec sa camionnette à travers la brousse, à la recherche des tribus nomades. Ce sont en général des hommes plutôt petits ne possédant pas d'armes à feu, mais des arcs et des flèches empoisonnées pour la chasse. Le poison est si violent, qu'il bloque le cœur de tout être vivant, à l'exception des éléphants. C'est pourquoi il leur est interdit d'entrer dans une ville avec leurs armes.

Sa méthode pour évangéliser était assez originale, comme il ne pouvait pas leur apprendre à lire, il leur récitait des versets fondamentaux, comme Jean 3/16 ou Jean 5/24... et une confession de foi. J'ai vu des nomades réciter tout cela sur le bout des doigts, et pendant leur témoignage, leurs yeux brillaient.

Un jour que ce missionnaire avait besoin d'un seignement, il alla trouver le préfet du lieu et lui demanda de sa foi; en même temps il démontre au préfet qu'il était un fonctionnaire qu'il était perdu pour l'éternité. Le préfet rétorqua: «Alors vous me mettez au même niveau qu'un Noir!» A quoi il répondit: «Devant Dieu nous sommes tous au même niveau!»

Malgré cette grande franchise, il fut toujours reçu chez ce préfet.

Mes observations sont certainement fragmentaires et incomplètes, mais mon but est de faire connaître à l'Afrique telle que je l'ai vue avec tous ses besoins matériels et spirituels. Les besoins sont grands et j'aimerais, si possible, inciter les jeunes à y consacrer leur vie après s'être consacrés au Seigneur. Se donner trop au Seigneur, lui qui a tout fait pour nous assurer la félicité éternelle?

EPILOGUE

Quels seront les jours que Dieu me donnera de passer encore ici-bas, je l'ignore. Mais j'ai l'assurance que comme Il l'a fait par le passé, Il saura me conduire fidèlement jusqu'au bout de mon pèlerinage terrestre. Et alors, par Sa grâce et à cause du sang versé par le Seigneur Jésus, je serai reçu dans les parvis éternels pour habiter toute ma vie dans la maison de l'Éternel, pour contempler la magnificence de l'Éternel et pour admirer son temple, comme le dit le Psaume 27.

Ainsi se réaliseront pour moi les paroles du cantique:

«Quand la mort viendra me prendre;

Le ciel pour moi s'ouvrira,

Les anges viendront m'attendre

Et sans cesse on chantera:

Oh que j'aime Jésus pour tout ce qu'Il a fait pour moi.»

Dans cette narration qui arrive à sa fin, j'ai sans doute oublié beaucoup de choses, mais j'espère avoir atteint mon but qui était de servir la gloire de Dieu. Et je souhaite de tout cœur que ces quelques pages puissent encourager des âmes à se confier dans les promesses de Dieu, lesquelles sont certaines puisque mentir est la seule chose qu'Il lui soit impossible de faire (Hébreux 6/8 et Nombres 23/19).

Mais j'aimerais, à titre de conclusion, parler des grandes lignes que suivit ma foi.

Ma formation et mes expériences m'ont invariablement toujours plus profondément ma foi. Il y a eu certes, bien des défaillances, mais le Seigneur qui agit en miséricorde m'a pardonné avec patience et amour.

Mais qu'est-ce que la foi pour moi? Je pense que c'est le fait de vivre en Dieu, de s'en remettre à Lui, de ne compter que sur Lui. C'est une expérience qui doit se développer de jour en jour, car ce n'est que progressivement que nous pouvons réaliser que Dieu tout-puissant, assis sur son trône de gloire entouré de tous ses anges; ce Dieu que nous ne pouvons aborder que par le Seigneur Jésus (Jean 16/27), après avoir tout expié pour nous sur la croix, est assis à la droite de Dieu (Marc 16/19), où Il intercéde pour notre faveur (Romains 8/34 et Hébreux 7/25). C'est nous avons cette assurance que l'Esprit Saint assiste en toute circonstance, Lui qui nous a été promis (Jean 14/7) et dont la première manifestation nous est décrite dans Actes 2.

Cette foi a aussi eu des conséquences sur notre vie matériel. Dans ce domaine, ma prière et mon ambition s'en tiennent à ce que dit Proverbes 30/8-9:

*«Eloigne de moi la fausseté et les paroles mentissantes,
res,*

Ne me donne ni pauvreté ni richesse

Accorde-moi le pain qui m'est nécessaire,

De peur que, dans l'abondance, je ne te rende témoignage

Et ne dise: «Qui est l'Eternel?»

Ou que, dans la pauvreté, je ne dérobe

Et ne m'attaque au nom de Dieu.»

Et nous avons pu suivre le conseil de ces versets de Proverbes 23/4-5:

*«Ne te tourmente pas pour t'enrichir
N'y applique pas ton intelligence,
Veux-tu poursuivre du regard ce qui va disparaître?
Car la richesse se fait des ailes;
Et comme l'aigle, elle prend son vol vers les cieux.»*

Ce fut comme une deuxième ligne de conduite qui s'ajouta au verset de mon jeune âge et je peux témoigner que tout au long de notre vie de cultivateur, dont on connaît les incertitudes, cette promesse s'est pleinement réalisée. Nous ne sommes jamais devenus riches, mais quel agriculteur a eu la possibilité de se rendre à sept reprises en Afrique? Je sais que mon Dieu a pourvu avec richesse et gloire à tous nos besoins. La fidélité dont Il a fait preuve par le passé est une garantie pour l'avenir.

Je suis tout autant convaincu de l'action du Diable dans notre monde. Il cherche à détruire l'œuvre de Dieu, jusqu'à s'infiltrer dans la vie des croyants pour essayer d'atteindre leur foi en Dieu. Mais il est merveilleux de savoir que, lorsque nous l'avons dévoilé, nous avons le pouvoir de le chasser au nom de Jésus. Et il ne peut résister car c'est un ennemi vaincu à la croix de Golgotha. Gloire à Dieu!

Que Dieu bénisse tout ce que j'ai écrit, afin que cela puisse servir à Sa gloire! Amen!

ANNEXE

Albert Klopfenstein a écrit durant de nombreuses années, mois après mois, des méditations nées au journal «Christ Seul», mensuel des mennonites de France.

Voici trois de ces méditations qui permettent d'apprécier son message, message pour nous tous.

PAQUES NE DURE PAS QU'UN JOUR...

«Après avoir livré sa vie en sacrifice pour nous, il verra une postérité et prolongera ses jours.»
(Luc 24/53/10)

«Mais maintenant, Christ est ressuscité de la mort, il est les prémices de ceux qui sont morts.»
(1 Corinthiens 15/20)

Lorsque ces lignes paraîtront dans «Christ Seul», Pâques sera derrière nous; mais je crois que tout croyant, chaque jour que Dieu donne de vivre, fête Pâques, et non pas seulement un jour chaque année.

Pâques est la plus grande fête chrétienne. C'est elle que c'est la clef du christianisme, après avoir été la clef du peuple d'Israël, car toutes les fêtes de l'année découlent de ce jour.

Noël aussi est une grande fête manifestant l'amour de Dieu: Il nous a donné Jésus, son Fils bien-aimé, annoncé par les anges comme «un Sauveur qui est né». (Mais nul ne connaît le jour de sa naissance). Sa vie durant, il n'a été qu'un modèle, un témoin, mais c'est en vivant Pâques qu'il est devenu notre Sauveur. «Christ est notre Pâque», dit l'apôtre Paul dans la 1^{ère} épître aux Corinthiens.

* * *

LA PREMIERE PAQUE

A l'origine, Pâque rappelait à Israël son passage de la servitude égyptienne à la liberté glorieuse du peuple de l'Eternel. Pour marquer la différence entre Israël et les Egyptiens, les enfants d'Israël devaient sacrifier un agneau et mettre de son sang sur les poteaux et le linteau de leurs portes: c'était la marque, le signe qui distinguerait Israël des Egyptiens quand l'ange exterminateur passerait pour faire mourir tout premier-né des hommes et des animaux. Je pense que les Egyptiens qui auraient fait ce sacrifice de la Pâque et mis du sang sur leur porte, auraient été préservés de l'extermination, eux aussi. D'ailleurs, il nous est dit qu'un grand nombre de gens de toutes sortes sortirent d'Egypte avec Israël; et, dans les livres de la loi, il est remarqué que toutes les lois s'appliquaient aussi bien à l'étranger qui séjournait parmi les Israélites qu'à eux-mêmes. Cela prouve que la grâce de Dieu existait déjà pour tous ceux qui voulaient le suivre.

LA PAQUES CHRETIENNE

La fête de Pâques est la clef du christianisme, parce que Jésus n'est pas seulement venu comme un modèle, mais comme «l'agneau de Dieu» pour accomplir le sacrifice suprême. Tous les sacrifices accomplis par les Israélites n'étaient qu'une image de ce sacrifice si grand, accompli sur la croix. Jésus est allé jusqu'au bout. Il a sacrifié sa vie. Son sang a ouvert la porte du ciel à ce monde perdu, condamné à cause de son péché; c'est-à-dire à moi et à toi, ami lecteur, car nous faisons partie de ce monde perdu.

Si Jésus n'était pas allé jusqu'au bout, s'il s'était

arrêté lorsque le peuple voulut le faire roi. Il avait accepté la proposition de Satan de réconcilier toutes les nations à condition qu'il l'adore, il n'en a certes pas autant souffert, mais la porte du ciel n'aurait été fermée, nous serions restés dans notre monde avec les peines éternelles pour seul héritage.

Même si nous avions accompli tous les sacrifices prescrits par le Lévitique, la réconciliation n'aurait pu avoir lieu. L'Épître aux Hébreux nous dit que la multitude des sacrifices ne pouvait pas nous libérer de nos péchés et qu'elle n'était qu'une image d'un sacrifice que devait accomplir Jésus, le Fils unique. C'était la seule arme dont Dieu disposait pour vaincre la puissance de Satan, car, ne l'oublions pas, Satan est un ange qui s'est révolté contre Dieu (Luc 10, 18; Ezéchiel 28), et qui était probablement un grand guerrier dans le ciel jusqu'au jour où il en a été chassé.

TOUT EST ACCOMPLI

Dieu a donc donné Jésus comme «Agneau de Dieu», en sacrifice suprême sur l'autel de la croix. Aussi, Jésus a-t-il pu dire, avant de rendre son âme, «Tout est accompli».

Aux yeux de Dieu, c'était la victoire sur le malin, mais cette victoire aurait été bien petite, si Jésus n'était pas sorti du tombeau trois jours plus tard. Il y était resté, comme Satan cherchait à l'y faire rester, nous aussi resterions dans le tombeau. Mais la puissance de Dieu, ni la pierre scellée, ni la mort même n'a pu l'empêcher de sortir vainqueur du tombeau. Et l'apôtre pousse ce cri de victoire : «Maintenant, Christ est ressuscité, et il est les premiers de ceux qui sont morts», c'est-à-dire qu'il est

mier à être sorti du tombeau et que nous ressusciterons aussi: Quelle grâce et quelle gloire!

ISLAM ET PAGANISME

Il est curieux de constater que, partout dans le monde, les hommes sont convaincus qu'il y a une autre vie après la mort. La Parole de Dieu a bien raison, lorsqu'elle dit que «Dieu a fait toute chose bonne: Il a mis dans le cœur de l'homme la pensée de l'éternité». Les plus grands incroyants ont eu, sur leur lit de mort, la vision de l'éternité qui les attendait; mais hélas! trop tard pour s'y préparer.

La doctrine de l'Islam annonce la résurrection des morts, puis le jugement, mais elle ne peut donner aucune certitude de la vie éternelle; ce n'est que par le sacrifice de Jésus qu'il est possible d'avoir cette certitude. La crainte du jugement règne dans la vie des musulmans, car, ils le reconnaissent, le péché qui les sépare de Dieu est toujours là; peu ont la conviction que les œuvres pourront les sauver du jugement. Lorsqu'on les voit faire leur prière, ils font pitié car ils s'adressent à un Dieu lointain et non pas à un Père, comme nous le faisons. Les animistes vivent aussi dans cette crainte.

LA CERTITUDE CHRETIENNE

Mais quelle bénédiction pour nous de connaître le Seigneur dans toute son œuvre; sa vie nous prouve qu'il connaît nos problèmes et nos luttes; de ce fait il peut aussi nous secourir. Mais il ne nous oblige pas à le suivre et nous laisse la liberté du choix.

Nous sommes appelés à réaliser ce qu'il a réalisé Lui-même ici-bas. Bien sûr, nous ne sommes pas par-

faits, mais Son sang nous purifie de tout pé-
par lui et en lui, nous dit Paul, que nous
gesse, justice, sanctification et rédempti-
sommes donc appelés à réaliser d'abord sa
jour où nous nous donnons à lui, où nous l'
çu pour notre Sauveur, nous mourons à la
monde. Nous avons changé de camp, et nous
ressuscités à une nouvelle vie avec Christ. C'
une résurrection pour vivre avec lui.

Lorsque nous prenons la communion qui
instituée, nous prenons l'engagement d'
même plante avec lui; et comme il est ressu-
morts, nous aussi, nous ressusciterons pour
lui là-haut; ainsi se réalisera la parole
«Après avoir livré sa vie en sacrifice pour le
verra une postérité». Nous sommes cette
qu'il a acquise. Cette deuxième partie d'Esai-
montre le résultat du sacrifice de Jésus et
nous, les croyants, qu'il est question.

L'Écriture est formelle; il y aura bien
xième résurrection qui touchera tout ceux
restés sur la terre. Jésus sera le juge de
n'auront pas voulu le reconnaître comme ro-
me Sauveur, et ils seront précipités dans le s-
morts où, nous dit-il, il y a des pleurs et de
ments de dents.

APPEL

Ami lecteur, aujourd'hui est encore un
grâce; en ce lendemain de Pâques, où Jésus e-
cité, ne tardez pas à venir à lui. Demain, il
être trop tard. C'est aujourd'hui le jour
nous dit la Bible. N'attendez pas plus longte

il se pourrait que retentissent à vos oreilles ces mots fatidiques que les vierges folles de Matthieu 25 ont entendu: « Trop tard! »

En pensant à tout ce que le Seigneur Jésus a souffert pour nous apporter une nouvelle vie avec une nouvelle espérance, ne pensez-vous pas, comme je l'écrivais au début de ce message, que nous, chrétiens, disciples de Jésus, nous devrions nous réjouir chaque jour comme si c'était Pâques, à cause de la victoire que Jésus a remportée sur la mort en triomphant d'elle par la croix?

Pour conclure, Jésus est mort pour nous, pour expier nos péchés et nous apporter la vie éternelle. Il est ressuscité pour nous prouver qu'il est le vainqueur de la mort. En ressuscitant dans la foi en lui, ce sera pour nous le bonheur éternel. Sans lui, ce sera le jugement et la perte éternelle. Selon notre volonté, c'est ici-bas que se joue notre éternité, et nous avons encore aujourd'hui la pleine liberté de choisir.

Que le Seigneur vous fasse la grâce de bien choisir! Amen.

L'EDUCATION DES ENFANTS

«Instruis l'enfant selon la voie qu'il doit suivre quand il sera vieux, il ne s'en détournera pas» (Proverbes 22/6).

Je crois que la première éducation des enfants vient des parents, et ce n'est pas en vain que Salomon a écrit le verset de l'en-tête. Ce n'est pas à cinq ans que commence l'éducation, mais dès le berceau. La première étape en est la consécration de l'enfant au Seigneur, non comme elle se pratique souvent en disant: «afin que le Seigneur le bénisse», mais en donnant à Dieu, comme le fut le petit Samuel, toute sa vie prêté à l'Eternel. Ce vœu ne doit pas être pour un jour, mais pour toute la vie de l'enfant. On peut très bien se faire à la maison, quoique mieux encore dans l'Assemblée où un Ancien bénit pour l'enfant; mais cela incombe aux parents, et ce n'est pas pour un jour seulement, mais chaque jour de sa vie, que l'enfant est consacré à l'Eternel.

Dieu vous dira comme la fille de Pharaon et sa mère de Moïse: «Emporte cet enfant et allaite-le moi, et tu en auras ton salaire». Voilà, je pense, la meilleure formule d'éducation: ne pas élever l'enfant pour soi, mais pour Dieu. Qu'y a-t-il de plus important que de remettre à Dieu le trésor qu'Il nous a confié? de l'élever pour Lui? Alors on s'y prendra d'une autre manière que si on l'élève pour soi. Attribuer cela n'est pas valable seulement au berceau.

pour toute la vie de l'enfant. Que cette parole retentisse à vos oreilles: «Allaite-le (élève-le) pour moi!» La première chose est d'abord de prier pour lui chaque jour.

* * *

Dans l'Ancienne Alliance, Dieu avait dit: «tout premier-né me sera consacré». Mais quand on réfléchit à ce que Dieu a fait pour nous en nous donnant son Fils unique pour que nous soyons sauvés du jugement, pouvons-nous faire moins que de Lui donner tout ce que nous avons? C'est Lui-même qui nous a tout donné. Mais même si tous nos enfants sont consacrés à Dieu de cette manière, nous n'obtiendrons pas un résultat parfait, car il est une loi particulièrement valable pour l'éducation: on moissonne ce qu'on a semé, et cela se réalise pleinement.

L'enfant ne demeure pas un bébé, quoiqu'on le désirerait parfois. Il grandit, devient jeune homme, jeune fille. Si vous l'avez consacré à Dieu du fond du cœur, ne dites pas comme je l'ai déjà entendu: «Que peut-on demander à notre fils ou à notre fille, tant qu'il n'est pas converti au Seigneur? Laissons-lui faire ses expériences...» Eh bien! non, il ne faut pas jeter le manche après la cognée. «Allaite-le pour moi». Comment la mère de Moïse a-t-elle allaité son fils et l'a-t-elle élevé jusqu'à ce qu'il fût devenu grand? Cette digne femme a donné à son enfant un cœur d'Israélite et la langue de son peuple. Conséquence? Vous connaissez la vie de Moïse. Je dis toujours que nous devons donner à nos enfants plus que la nourriture et le vêtement, comme le fait le monde, mais les éduquer dans la liberté glorieuse des enfants de Dieu.

* * *

Pourquoi donc les jeunes se laissent-ils traîner par n'importe qui? Simplement parce que leur cœur est vide. Ils voudraient le remplir avec ce qu'ils trouvent à leur portée. J'ai pensé d'un serviteur de Dieu qui disait: «L'homme est si grand, si immense, que seul Dieu peut le remplir». La preuve en est que nombreux sont les jeunes qui, après avoir joui de la vie sous toutes ses formes, alcool, tabac, drogue, jeu, danse, etc., cherchent à s'ôter la vie. Quelle responsabilité nous qui connaissons Jésus et qui savons que Dieu peut remplir une vie, si nous ne sommes pas remplis de l'amour de Dieu, un reflet tel que les jeunes ne soient pas tentés de chercher ailleurs! ... Insistez dès le berceau afin qu'ils trouvent la voie qui leur est tracée pour eux. Pour cela, votre but premier ne doit pas être la réussite dans la vie ou votre travail, vos relations, mais il faut que Jésus soit tout pour eux. Il fera le reste, car Il l'a promis. Cherchez d'abord le royaume, le reste vous sera donné par surcroît. C'est vrai.

Ce que je dis pour les jeunes vaut autant pour le monde. C'est Nietzsche, je crois, qui a dit que les chrétiens révélaient un peu plus leur foi sur leur visage, on pourrait croire plus facilement en leur amour». Une parole à peu près semblable se trouve déjà dans le prophète Esaïe au chapitre 66: «Ceux qui disent vos frères qui vous haïssent à cause de mon nom: Que l'Eternel montre sa gloire à nous voyions votre bonheur!...». Et comment l'Eternel peut-il manifester sa gloire à ceux qui se perd, sinon par ses enfants remplis de l'amour de Jésus? Cela ne veut pas dire que tout est facile; mais lorsqu'on vous parlera de difficultés avec Hudson Taylor: «La croix est dure, mais elle paie bien!»

Si nous voulons entraîner nos enfants à la suite de Jésus, il ne faut pas être légalistes. J'ai vu des pères qui faisaient le culte trois fois par jour: on lisait la Bible et on priait, bien sûr; mais c'était fait de telle façon qu'on pouvait croire qu'on avait hâte d'en finir. Ne vous y méprenez pas, les enfants, même jeunes encore, s'en rendent compte et cela reste gravé en eux; ils en tirent les conséquences pour l'avenir.

J'ai connu une famille où le respect du dimanche est observé de telle façon que les enfants déjà grands n'osaient sortir ce jour-là que pour le culte. Ils étaient «cloîtrés» jusqu'à minuit. Après, ce n'était plus le dimanche, ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient!

Les enfants savent écouter et ils en tirent des lignes de conduite: combien d'enfants de cultivateurs, même aisés, n'ont-ils pas décidé, envers et contre tout, qu'ils ne seraient pas cultivateurs, parce qu'ils ont trop entendu les parents se plaindre que les affaires vont mal, que le métier ne paye plus, qu'il y a trop de servitudes, etc... Cela suffit pour dégoûter les enfants. Ou bien des parents disent sans cesse, et les enfants les entendent: «Je ne veux pas que mes enfants aient autant de mal que moi!» Croyez-vous que cela ne laisse pas de trace? On entend parfois dire qu'il arrive qu'une pomme roule loin du pommier. Cela se peut, mais si la personne en question a été instruite dès son enfance, comme dit Salomon, elle fera l'expérience de l'enfant prodigue.

Maintenant, il serait peut-être bon de parler de ceux qui éduquent les enfants, comme les moniteurs d'Ecole du dimanche. Le problème est délicat et je ne peux trop me prononcer, faute d'expérience en ce

domaine; mais je pense que ce qui a été dit de
vaut aussi pour l'Ecole du dimanche. Monitez
votre vie ne soit pas terne, mais qu'elle soit
C'est la joie que Jésus est venu nous apporter;
la répandre et révélons partout la liberté des
de Dieu. Non pas, bien sûr, la liberté de tout
mais la liberté de Genèse 2.

Parents, vous qui avez charge d'âmes avec
enfants et des jeunes, pensez à votre responsab
vue de l'éternité. **QUE JESUS SOIT TOUT**
VOUS, et vous serez animés de l'esprit qui an
Seigneur dans Matthieu 9/36. Jésus était c
compassion pour cette foule, allant comme c
bis sans berger, vers les peines éternelles. Al
saurez vivre comme Jésus, par Jésus; rien qu
et d'autres vous suivront.

PENSE A TA FIN!...

«*Prépare-toi à rencontrer ton Dieu*» (Amos 4/12).

Nous voici de nouveau à la veille de la Toussaint. Beaucoup penseront à «leurs morts»; ils iront entretenir et fleurir leurs tombes. Ce sont des choses qui n'ont rien de biblique et qui découlent de la tradition catholique. Le culte des saints et des morts date de 609, et la Toussaint de 835. C'est donc bien loin de l'enseignement des Apôtres et de l'Eglise primitive; mais puisque c'est une mode qui est entrée dans nos mœurs, parlons-en aujourd'hui.

En allant au cimetière, on évoquera le souvenir des morts, ce qu'ils étaient, le lieu où ils peuvent être, ce qui est assez délicat. Mais personne ne parlera de sa propre mort, qui viendra un jour: c'est tabou! Un homme, à qui je parlais de cette éventualité certaine qu'un jour il mourrait aussi, me dit: «Il ne faut pas parler de la mort, elle viendra toute seule, assez vite! ...».

Eh bien! par ce numéro de «Christ Seul», j'aimerais parler à chaque lecteur, afin qu'il pense qu'un jour il faudra quitter cette terre. Alors, qu'en sera-t-il de son âme? Car il est écrit: «Il est réservé à tous les hommes de mourir une fois, après quoi vient le jugement». Mais voilà une phrase que l'on n'aime plus prononcer, bien qu'il n'y ait pas de vérité plus certaine.

Cela me reporte à plus d'un demi-siècle en ar-

rière, alors que je fréquentais la chorale de Miliard; il y avait un chant que nous chantions de grandes rencontres et dont le refrain répétait tous les jours ces mots: «Pense, pense à ta fin». Dites, chers lecteurs, y pensez-vous souvent à votre jour, elle viendra à moins que le Seigneur ne revienne avant; mais alors, pour les croyants, ce sera même la fin de leur vie terrestre.

UNE DOUBLE QUESTION

Au fait: qu'est-ce que la mort? Et aussi qu'est-ce que la vie? On ne peut l'expliquer scientifiquement et je ne m'en chargerai pas. D'où provient la mort? La science ne comprend pas le pourquoi de la mort. Mais la Bible nous dit que, lorsque Dieu créa le premier homme, il souffla en lui un souffle de vie. Ce souffle qui ne peut s'éteindre puisqu'il est la vie. Mais le péché, qui est la transgression de la loi de Dieu, a provoqué la mort spirituelle, (c'est-à-dire la séparation d'avec Dieu) et la mort de notre corps, c'est-à-dire retourner à la terre par la seule volonté de Dieu. Mais Haut, ce que Moïse confirme dans le Psaume 104: «Tu fais rentrer les hommes dans la poussière». Mais ce que Dieu a mis en nous, celui-là ne peut se défaire. Au contraire; il reste vivant pour aller à son Dieu éternel. Et ne l'oublions pas: notre vie ici-bas n'est que notre éternité. La Bible nous précise le sort qui nous attend: la condamnation pour les méchants, c'est-à-dire pour ceux qui ne veulent pas suivre Dieu, et le paradis pour les autres.

ETRANGERS ET VOYAGEURS SUR LA TERRE

Abraham nous décrit bien ce que nous sommes sur la terre: «Etrangers et voyageurs», pensée répétée par les apôtres. Abraham en rend témoignage lorsque, devant les fils de Heth, il veut acheter une sépulture pour Sara, l'épouse qu'il vient de perdre. Cette pensée est confirmée par Dieu Lui-même, lorsqu'il nous est dit qu'Abraham, rassasié de jours, mourut... et fut recueilli auprès de son peuple ou, selon d'autres versions, réuni à son peuple (Genèse 23/4 et 25/8). Cette phrase se répète pour chaque patriarche. C'était aussi la pensée de Jésus lorsqu'il dit à ses disciples: «Je vais vous préparer une place et je reviendrai, et vous prendrai avec moi...». C'est-à-dire, là dans notre famille, au milieu des nôtres, comme pour les patriarches.

Ces merveilleuses paroles, propres à nous encourager, ne sont, hélas! pas pour tous, mais seulement pour ceux qui ont accepté Jésus et qui, de ce fait, sont passés par la nouvelle naissance dont a parlé Jésus à Nicodème. Ceux qui ont accepté un revirement dans leur vie, une conversion, et où toutes choses sont devenues nouvelles. Pour eux alors, l'avenir se montre merveilleux. Mais, ami lecteur, êtes-vous passé par cette nouvelle naissance? Avez-vous l'assurance de votre salut? Alors tout est bien. Mais si vous ne l'avez pas, je voudrais vous crier: Attention! Mettez-vous en règle! Autrement, lorsque vous paraîtrez devant le grand juge, vous pourrez entendre ces paroles terribles: «Allez-vous-en, maudits, dans le feu éternel préparé pour le diable et ses anges!» Qui que nous soyons, nous sommes voyageurs dans ce monde et nous passons. C'est pourquoi comme disait le cantique: «Pense à ta fin».

DANS LE MONDE, MAIS PAS DU MONDE

Pour nous, enfants de Dieu, nous sommes seulement voyageurs dans ce monde, mais pas étrangers. Ce n'est plus notre milieu, nous ne sommes pas changés d'identité, et nous sommes en marge de la société. Je suis toujours peiné de voir chez nous ou des connaissances, qui se disent chrétiens, enfants de Dieu, qu'il n'y a pas de différence entre la vie et celle des autres: travailler, gagner, marcher, «pacifier», afin de devenir riche, jouir de la vie dans ce monde! On est en droit de se demander: «A-t-il vraiment une nouvelle naissance. A ceux-là, on peut dire: «Pense à ta fin, pense à ta mort, car elle viendra un jour.»

Surtout, ne vous leurrez pas en disant: «J'ai conduit ma vie honnêtement, je ne suis pas si mauvais, j'ai fait ceci et cela, le bon Dieu saura bien voir ce que j'ai fait de bien et il en tiendra compte!» Savez-vous ce qu'il vous dira, ce qu'il nous dit déjà par le prophète Esaïe?... «Votre justice et vos bonnes actions sont devant mes yeux comme un vêtement souillé» (64/1) «Nous sommes tous des impurs et flétris comme une

Mais Dieu, qui est juste et qui ne peut pardonner le péché, a un grand amour pour sa créature. Il nous a donné le moyen pour nous rendre purs et saints. Il nous a offert une victime expiatoire, Jésus, qui a été immolé sur la croix de Golgotha. Et là, comme l'écrit l'épître aux Colossiens, il a effacé l'acte, c'est-à-dire la culpabilité qui nous condamnait, parce que son sang nous a purifiés et nous purifie de toute iniquité. Aussi a-t-il dit: «Celui qui croit en moi a la vie éternelle». C'est se confier, s'abandonner à Jésus. Là se trouve la vie éternelle. Jésus nous évite le feu éternel et nous donne la gloire éternelle.

PREPARE-TOI DONC A RENCONTRER DIEU!

Bien sûr, la mort est «le roi des épouvantements», et bien que l'on ait mis sa confiance en Jésus, elle peut nous effrayer. Cela peut être un mauvais moment à passer et on peut l'appréhender. Je pense à cette sœur déjà âgée, qui me disait: «L'éternité ne m'effraye pas, puisque j'appartiens à Jésus: mais voilà ce dont j'ai peur, c'est ceci: par quel chemin, par quelles souffrances entrerais-je dans l'éternité?» Je lui ai répondu que, pour cela, elle n'avait qu'à s'en remettre à son Sauveur, comme elle l'avait fait pour son salut, et qu'Il lui donnerait jour après jour ce dont elle avait besoin. Et je lui ai dit: «Vous avez la grâce de Dieu pour vivre, un jour vous aurez la grâce de sa part pour mourir». Et ce fut le cas. Elle s'est endormie dans les bras de son Sauveur sans s'en rendre compte. Sa fin fut bien douce.

Je veux terminer par cet avertissement: Pensez à votre fin, à votre mort, puisque Dieu nous dit: «Je te traiterai de la même manière, et à cause de cela: **PREPARE-TOI A RENCONTRER TON DIEU.**» (Amos 4/12). Je vous ai dit comment, à vous d'agir.

POST-FACE DE L'EDITEUR

Ce livre était en cours d'édition lorsque l'auteur «est entré dans la gloire du Seigneur», 1986.

Au cours de ses obsèques à la ferme de Galotte, c'est un ancien missionnaire: Jean Stein qui a annoncé l'Evangile en plein air à un auditoire considérable.

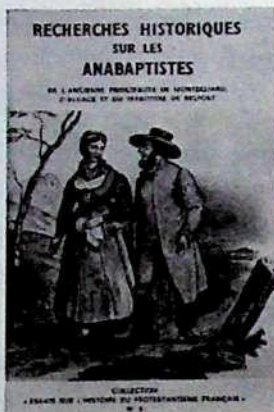
Au cimetière de Vermenton un vibrant appel à la repentance et à la conversion à Dieu a été fait devant l'auditoire par Charles Haldimann, officier de Santé, médecin du Salut et ami de longue date du défunt. Il avait demandé d'apporter, s'il lui survivait, un message sage d'évangélisation à son ensevelissement.

Il fut ainsi répondu au désir d'Albert Klopffer de profiter de toute occasion et circonstance favorable pour proclamer le message de la réconciliation avec les hommes par Jésus-Christ.

TABLE DES MATIERES

1. Avant-propos, par Jean-Baptiste Muller	5
2. Introduction	9
3. La jeunesse	11
4. Service militaire	15
5. Ecole biblique et conséquences	18
6. Expériences et témoignage	25
7. Prisonnier sous le régime allemand	33
8. La vie civile pendant l'occupation	42
9. La libération	46
10. L'après-guerre	48
11. Changement d'exploitation	53
12. Nouvelles épreuves	59
13. Voyages en Afrique:	69
a) la terre et l'eau	70
b) les habitations	77
c) les vêtements	79
d) la nourriture	80
e) les religions	83
f) les missionnaires	92
g) le service médical	94
h) les écoles missionnaires	98
i) l'aide technique	101
14. Epilogue	105
15. Méditations d'Albert Klopfenstein:	
Pâques ne dure pas qu'un jour...	108
L'éducation des enfants	114
Pense à ta fin! ...	119
16. Post-face de l'éditeur	124

AUTRES LIVRES SUR LES ANABAPTISTES
PUBLIES PAR LE MEME EDITEUR



RECHERCHES HISTORIQUES
SUR LES ANABAPTISTES
DE L'ANCIENNE PRINCIPAUTE
DE MONTBELIARD, D'ALSACE
ET DU TERRITOIRE DE
BELFORT AVEC SITUATION
DES MENNONITES
FRANÇAIS EN 1969

par Charles MATHIOT et
Roger BOIGEOL

480 pages - 125 photos et cartes
Existe en édition brochée
et en édition reliée simili-cuivre

CONTES
ANABAPTISTES

par Jean-Baptiste MULLER

Dix contes décrivant les milieux
ruraux mennonites français.

160 pages.

(Collection «Le Phare», N° 6)



CHEMIN SOLITAIRE

par Robert FARELLE

Les Mennonites face au problème
de la non-violence, au temps
de la Réforme et de l'Inquisition
160 pages

(Collection «Le Phare», N° 6)



EN VENTE CHEZ
LE MEME EDITEUR
DANS LA COLLECTION
«LE PHARE-JUNIOR»

N° 18

COMMUNAUTE CLANDESTINE

par Louise A. VERNON

Ce récit se passe au XVI^e siècle, en
Allemagne, au moment de la persé-
cution des Anabaptistes.
160 pages - 19 illustrations.

NOUS PUBLIONS...

DES LIVRES DE POCHE (romans-récits)

DES LIVRES HISTORIQUES-DES LIVRES RELIGIEUX

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE Envoi gratuit sur simple
demande

NOTRE ADRESSE: EDITIONS «LE PHARE»

(association sans but lucratif)

5531 - FLAVION-FLORENNES - Belgique

Téléphone: (082) 68.83.01

EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR

ABREGE DE L'HISTOIRE DE L'EGLISE CHRETIENNE

par le pasteur

Emmanuel JORDAN

5^{ème} édition revue et augmentée

par Jean KREITMANN

368 pages illustrées par 92 photos.

L'histoire de la vraie Eglise de Jésus-Christ au travers de l'histoire des églises chrétiennes. Contient quantité d'informations sur des groupements, anciens et récents, et souvent ignorés ou déformés dans les manuels d'histoire de l'Eglise.



EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR
DANS LA COLLECTION «LE PHARE»
(Livres pour jeunes de plus de 16 ans et pour adultes)

N° 15

ILS N'ONT PAS RESISTE

par Anni DYCK

32 récits authentiques montrant la mise en application du Sermon sur la Montagne.

Histoires vécues de Ponce Pilate à nos jours.

160 pages
10 illustrations



• • •

DANS LA COLLECTION « LE PHARE-JUNIOR »

N° 12

PREDICATEUR DE LA NUIT

par Louise A. VERNON

Cet ouvrage relate les aventures arrivées à Menno Simons, un prédicateur anabaptiste. Pourchassé par la police, Menno Simons doit errer de lieu en lieu, mais continue fidèlement son ministère de prédicateur.

160 pages - 14 illustrations.



Il a été tiré sur les presses de l'Imprimerie Mercurius à Anvers
3.000 exemplaires, dont 200 reliés, de la première édition
Achévé d'imprimer le 30 juin 1986.

Dépot légal: D/1986/0580/1.

LA FIDÉLITÉ DE DIEU

OU

80 ANS DE VIE SIMPLE AVEC DIEU



Albert Klopfenstein, simple agriculteur anabaptiste, ferme de la Croix Galotte dans l'Yonne, France, retrace sa vie.

Une vie ordinaire semblable à celle de beaucoup, avec ses joies et ses peines, sans grands événements et pourtant de cette vie se dégage une leçon qu'il vaut la peine de découvrir.

Ce n'est que le récit de 80 années passées avec Dieu, mais une vie simple vécue avec Dieu manquerait-elle de piment?

Le frère Albert Klopfenstein a été jusqu'à sa mort, survenue le 6 avril 1986, un témoin de l'Évangile et un actif prédicateur dans les régions où il a vécu.